

Michel Sandt

Aux Palmiers Suspendus
roman

Michel Sandt:
Aux Palmiers Suspendus
Première édition : 2011

© Edition Lavallée, Berlin
www.edition-lavallee.de

Illustrations : Grubitoons (info : voir dernière page)
Couverture et mise en page : Mai Ideapolis
Imprimerie : Verlag T. Lindemann / Offenbach
Printed in Germany
ISBN 978-3-939739-04-3

*A ceux qui,
comme l'un des personnages de cette histoire,
sauront transmettre la générosité.*

I

Lyon, vers 1990.

Quand retentirent les premiers coups de sifflet, l'homme comprit qu'on venait d'entendre les cris, qu'on venait de le repérer. La femme s'en rendit compte et s'échappa aussitôt dans la nuit. «Que faire ? se demanda-t-il en une fraction de seconde, que dois-je faire ? ...rejoindre le boulevard au plus vite, me sauver dans les ruelles !» Il s'élança dans la direction opposée, vers l'escalier. «Le quai est long, il ne faut pas que la police ait le temps de passer de l'autre côté, il ne faut pas !» Mais tandis que ses jambes musclées le tiraient vers l'escalier lointain, déjà des sueurs froides gagnaient son front. Les coups de sifflet

reprirent à l'arrière et il aperçut deux policiers à la hauteur du pont du Chemin de Fer. «Ça y est, ils me poursuivent» laissa échapper sa gorge tremblante, «pourvu que j'aie le temps !» Son veston le gênait, ce n'était pas le moment de l'ôter ; il fallait courir, plus vite. Droit devant maintenant : l'escalier, à trois cents mètres encore... Mais à peine eut-il escaladé les premières marches qu'il entendit au-dessus de lui : «Arrêtez, vous êtes cerné !» La police avait eu le temps de barrer le passage. Sans réfléchir, la bête fugitive redescendit précipitamment et se remit à courir sur le quai éclairé. «Plus loin, il y a une montée vers le boulevard, c'est là que tu pourras te sauver, tu vas y arriver!» Les deux agents s'étaient bougrement rapprochés. «A moi la montée vers le boulevard, à moi le septième arrondissement !» Puis retentit une sirène, venant du quartier au-dessus, et qui semblait se rapprocher. Le souffle commençait à lui manquer, mais bientôt il pourrait se reposer, bien planqué dans les immeubles. Arrivé sous le pont Gallieni, on l'avait presque rejoint, et tout à coup il vit le girophare du fourgon policier qui descendait à sa rencontre. Quand celui-ci stoppa, quatre flics en sortirent pour couper la montée. Alors il comprit qu'il n'avait plus qu'une solution : sauter à l'eau. Trois voitures garées au milieu du quai, et il s'arrêta net devant l'eau sombre du Rhône. Il avait à peine marqué une hésitation que soudain il sentit qu'on le saisissait aux bras. Dans un dernier sursaut il poussa sur ses jambes, mais il était trop tard, on venait de l'attraper. «Tenez bon, on arrive !» crièrent les autres pendant qu'il se débattait. Des boutons de sa chemise et de sa veste cédèrent. Rapidement il se trouva immobilisé, bras dans le dos, et les menottes lui furent mises. On s'assura tout de suite qu'il ne portait pas d'arme, puis le fourgon s'avança.

Quand il eut un peu retrouvé son souffle, on l'interrogea sur ce qui s'était passé, sur l'origine des cris, sur les raisons de sa fuite. Haletant, il ne trouva que répondre.

- Je ne sais pas, dit-il en secouant la tête, j'y comprends rien !

- C'est ça ! fit ironiquement l'un des agents en s'apprêtant à prendre un contact-radio.

Une voiture de police descendit vers le parking pour les rejoindre, de laquelle sortit finalement la fille, accompagnée de deux autres agents :

- C'est bien lui ? lui demandèrent-ils quand elle eut reconnu son agresseur.

- Oui, c'est lui.

Là-dessus, il n'eut plus qu'à monter dans le fourgon avec ceux qui le tenaient, et les portes se refermèrent sur eux. Rapidement, le moteur s'accéléra vers une destination inconnue.

A l'intérieur, on entendait maintenant la respiration saccadée de la bête et des policiers. Un gardien de chaque côté, deux en face, elle était tenue, contenue, encadrée. Plus aucun mouvement ne pouvait surgir, et les menottes serraient ses poignets très fort. Pas un mot ne fut échangé, pas un signe particulier. L'agent de gauche se penchait juste du côté de la vitre par intermittence, pour reconnaître le trajet. Pas un mot, et seul l'homme ne parvenait à reprendre son souffle. On l'emmenait hors de sa vie habituelle comme on conduit un animal à l'abattoir, sans qu'il n'y comprenne quoi que ce soit. De temps en temps il lève la tête, et de ses yeux globuleux s'échappe un jet d'irresponsabilité et d'incertitude : on l'emmène... «Qu'est-ce qu'il m'arrive, se dit-il, qu'est-ce que je fais là-dedans ?» S'appuyant en arrière contre la paroi de tôle, c'est le plafond éclairé par les lumières de la rue qu'il voyait à présent. Mais à cause des vibrations, il

redressa la tête et son regard revint se poser devant lui, puis vers le bas. De chaque côté, il y avait les jambes des policiers, posées là comme des piliers, immobiles. Qu'est-ce qu'on allait lui faire ? Et pourquoi s'était-il attaqué à cette femme qu'il ne connaissait même pas, qu'est-ce qui lui avait pris ?

Un instant plus tard à la descente du fourgon, il se retrouva devant un important commissariat. On le conduisit vers l'entrée, puis dans un petit bureau où l'on déposa ses papiers rassemblés : carte d'identité, permis de conduire... Un O.P.J. apparut, à qui le chef d'équipe rapporta les faits.

- Elle porte plainte ? demanda le premier.

- Oui.

Comme l'interpellé semblait s'être calmé, l'O.P.J. donna l'ordre de lui retirer ses menottes et s'installa à la machine à écrire. Il y introduisit un imprimé et commença à recueillir les renseignements nécessaires à l'enquête. Ses gestes, presque mécaniques, semblaient exécuter une tâche routinière :

- Nom ?

- Payet¹.

Il vérifia l'orthographe sur la carte d'identité.

- Prénom ?

- Denis.

- Âge ?

- Quarante-trois ans.

- Nationalité ?

- Française.

- Profession ?

- Restaurateur.

1. Prononcer «paillette».

- Res-tau-ra-teur, répéta l'O.P.J. en remplissant le questionnaire.
- Où ça ?
- 231, rue Marcel-Mérieux, Lyon 7ème.
- Situation de famille ?
- Marié.
- Des enfants ?
- Oui, un.

L'interrogatoire se poursuivit longuement, avec plusieurs interruptions à cause du téléphone. Mais Denis Payet, lui, n'avait qu'une chose à l'esprit : qu'il n'y était pour rien, que cette histoire ne le concernait pas. Parfois même, il était obligé de demander qu'on lui répète une question mal comprise, et cette pièce, ce bureau, il voulait ne plus les voir, ne plus y penser. Sans doute avait-il appris qu'il valait mieux ne jamais avoir affaire à la police...

- L'agression a été commise à vingt-deux heures quarante-cinq, entre les entrepôts de sable et le pont du Chemin de Fer, vérifia l'O.P.J. en s'adressant au sous-brigadier qui venait de réapparaître.

- C'est exact, répondit l'autre. On a retrouvé ceci sur les lieux...

Et il lui tendit un petit carnet, visiblement un carnet d'adresses.

- C'est à vous ? demanda l'enquêteur au suspect.

- Non.

Il se mit à le feuilleter avec attention et, après avoir tourné une dizaine de pages, parut froncer les sourcils. Alors il se leva et passa dans la pièce voisine où il parla avec un collègue. On entendit aussi qu'ils tapaient quelque chose sur un ordinateur. Plusieurs minutes s'écoulèrent. De retour à la machine à écrire, il voulut revenir sur certains détails. Denis Payet, qui avait du

mal à retrouver ses esprits, répéta qu'il ne connaissait pas cette femme.

- Quand je suis passé devant elle, elle s'est jetée sur moi !

- Et quand vous avez entendu les coups de sifflets, vous avez pris la fuite ! rétorqua aussitôt l'O.P.J..

- Je ne sais pas pourquoi.

- Vous n'allez tout de même pas me faire croire ça !

Mais Payet, fatigué par l'interrogatoire et ce qui venait de lui arriver, s'arrêta là.

- ...Bon, vous relisez votre déclaration, et vous signez en dessous, conclut l'autre.

On lui approcha les deux feuilles imprimées, il essaya de les relire et, avec le stylo qu'on venait de lui tendre, signa.

- Je vous place en garde à vue pour vingt-quatre heures, reprit l'O.P.J. en se levant.

- Mais vous n'avez pas le droit ! protesta aussitôt le suspect pour se défendre.

- J'ai plainte contre vous pour coups et violences volontaires, et tentative de viol, répliqua-t-il. La victime va se rendre à l'hôpital pour examen. Si les résultats sont négatifs, on peut vous relâcher d'ici là. Vous désirez voir un avocat ? Vous voulez qu'on avise votre famille ?

Payet pensa tout de suite à sa femme mais, hésitant, préféra ne rien faire. On l'emmena donc au quartier des gardes à vue, par un long couloir. A l'intérieur il dut retirer ses chaussures, sa cravate, sa ceinture, ainsi que tout objet métallique particulier, qui furent regroupés dans un casier. Puis on l'introduisit dans une cellule. Le bruit sec de deux verrous acheva de l'isoler, et les agents s'éloignèrent.

Se retournant sur cet espace avec lequel il n'avait rien à voir,

il essaya de retrouver son calme, de se raisonner, de se dire qu'au fond tout n'était qu'un incident. C'est pourquoi il resta d'abord appuyé contre la porte en plexiglas sans bouger. Devant lui, faisant toute la largeur, une banquette où s'allonger. Il réarticula ses poignets encore douloureux, ses poignets épaissis par le travail. Oui, ce n'était sans doute qu'un incident de parcours, sa vie professionnelle et familiale n'aurait pas à en pâtir. C'est du moins ce qu'il fallait espérer...

C'était un homme de taille moyenne dont les cheveux légèrement crépus et le teint foncé attestaient une origine étrangère. Malgré la robustesse de son corps et de ses membres, le tremblement qui le secouait encore trahissait une vive émotion qu'il avait du mal à contrôler. Il passa la main sur la cicatrice qui sillonnait sur sa joue gauche depuis de nombreuses années, car il y ressentait un picotement. Un tic en avait résulté, qui contractait quelquefois son visage, relevant la lèvre supérieure et fermant l'oeil gauche.

Dans la cellule régnait une assez forte odeur de désinfectant et sur les murs, on pouvait distinguer quelques graffitis marqués dans la peinture, des noms et des dessins orduriers. La banquette consistait en deux planches dont les angles avaient été arrondis, pour qu'on ne puisse pas s'y blesser, manifestement. De l'autre côté, il semblait que d'autres affaires soient arrivées, car il y avait des bruits de portes, des altercations. Mais il était difficile de suivre les discussions. Quant aux cellules voisines, l'une d'elles seulement devait être occupée pour l'instant, de laquelle provenait parfois un grognement rageur.

Finalement, Payet se décida à s'asseoir sur la planche. La chemise qu'il portait lui suffirait à ne pas avoir froid et de toute façon, l'arrière-saison était encore douce. Mais que lui était-il

arrivé ? Il ne se trouvait certainement pas à sa place ici ! Et si l'examen de la fille était positif, si elle avait des marques de coups, combien de temps allait-on le garder, qui s'occuperait du restaurant ? Devant l'infailibilité des choses, il n'y avait pourtant rien à faire, et sa vie n'était plus maintenant qu'une inscription sur une feuille de papier, une fiche d'entrée au poste de police, qu'on aurait à lire et dont on aurait à reparler dans quelque temps. Se relevant brusquement, il se mit à marcher nerveusement devant la banquette, avant de s'appuyer la face contre le béton. Son visage venait de se crispier, et ses bras, également appuyés au mur, se raidirent pendant quelques secondes comme pour supplier qu'on l'aide.

- Lâchez-moi ! cria-t-il subitement, lâchez-moi !

Les discussions d'à côté cessèrent immédiatement et un agent apparut devant la porte :

- Tu vas la boucler, oui ! fit-il d'un ton d'habitude, c'est pas l'moment d'nous casser les oreilles !

...puis il s'en retourna. Et Payet, qui n'avait pas bougé, resta ainsi, plaqué au mur comme un condamné : «Lâchez-moi, lâchez-moi !» répétait-il encore tout bas. Après tout, il n'y pouvait rien si cette femme s'était trouvée près du pont quand lui-même y était passé.

Ce devait être une prostituée. Il l'avait vue après s'être suffisamment rapproché. Sa tenue était un peu provocante, sa jupe courte et sa veste étriquée laissaient deviner ses formes, et son visage n'était pas vilain. Elle tenait un petit sac à main aussi. Alors Payet qui était venu marcher avait soudain perçu un tremblement dans ses mains et ses bras, comme l'instinct puissant ou la colère injuste. A sa vue, il avait hésité, ralenti le pas. La lumière du boulevard arrivait jusque là, et la peau

blanche de la femme avait quelque chose de défendu. Mais qu'est-ce que cette personne pouvait bien faire ici, dans cet endroit désert, près des entrepôts de sable ? Il s'était rapproché encore jusqu'à la regarder droit dans les yeux. Arrivé devant elle, il avait sorti les mains des poches et, la regardant de haut en bas, avait senti son coeur battre plus fort. La fille, intriguée par cet air bizarre, n'avait d'abord pas bougé, mais au moment où elle entrevit le danger, lui-même comprit qu'elle allait fuir. Alors il avait abattu les mains sur elle et déchiré ses vêtements. Il était devenu une bête, la bête qui se bat et qui s'emballe. Plus il avait rencontré de résistance, plus le démon l'avait dominé. Mais la femme s'était débattue, avait poussé des cris, si bien que la police était arrivée, ...et la course avait commencé. Payet y repensait maintenant, avec le sentiment que le monde lui échappait parfois. Il ne comprenait rien à cette cellule, rien aux agents et encore moins à la femme du pont du Chemin de Fer. Tout devait être un cauchemar, un mauvais moment à passer. La course sur le quai, le fourgon policier, le bruit des verrous se refermant sur lui, toute cette histoire ne le concernait pas. Ce qu'il voulait, c'était sortir de là et retourner chez lui.

Puis il revint s'asseoir sur la banquette, las. Après avoir ravalé sa salive, il pensa qu'il lui faudrait tout de même s'allonger, en attendant le certificat médical. Il se pencha progressivement, comme s'il n'en pouvait plus. Et sa tête, qui lui faisait mal, vint se poser latéralement sur la planche. Le bois, malgré le désinfectant, avait une odeur de moisi qu'il respira plusieurs fois de suite. Elle lui rappela quelque chose, mais il ne parvenait à savoir quoi. Il chercha à travers tout son passé car elle semblait très lointaine, ce qui finit par apaiser son pauvre corps. Là, étendu sur la banquette, de quel recours lui était-il ce corps à

présent, qu'était-il sinon une façade ravagée par une existence de combat ? Le combat, c'est ce qu'il avait toujours dû mener, depuis le début, depuis le plus jeune âge... «Qu'est-ce que j'ai bien pu faire, se demanda-t-il, pour qu'il m'arrive encore ça ?!» C'était comme si une malédiction venait de lui retomber dessus, comme si elle devait le poursuivre irrémédiablement, quoi qu'il fasse. A cet instant précis, il eut l'impression que sa vie devenait minuscule pour ne plus durer qu'une minute ou deux : le jour de sa naissance et la sensation de son isolement étaient voisins, se touchaient presque. Alors il revit la baraque où il était venu au monde, quelque part sous les tropiques, et reconnut l'odeur de la misérable paillasse qui avait été le lit de sa prime enfance. Oui, c'était bien cette odeur qu'il reconnaissait dans le bois de la planche, maintenant. Deux ou trois années avaient suffi à la graver dans sa mémoire, et la retrouver près de quarante ans plus tard.

II

Ile de la Réunion, vers 1950.

- Rest' tranquille ! dit la mère en le débarbouillant, Assez, mi dis à ou !¹

Le gant de toilette qu'elle avait à la main était rugueux, aussi ne pouvait-il s'empêcher de contracter ses petits muscles et de détourner son jeune visage. Mais 'tit Denis n'avait pas intérêt à broncher, au risque de recevoir «le coup»². «Le coup», il n'aimait pas cela, et de temps en temps il en recevait un bon sans

1. Mi : je ; ou : tu ; «Assez, je te dis !»

2. La fessée.

toujours comprendre pourquoi. Sa mère avait des mouvements sévères qui lui faisaient peur, et il ne pouvait y échapper. Après la toilette, elle lui enfila une chemisette, la culotte qu'il avait portée la veille, et le coiffa. Du peigne aussi il avait peur, car elle appuyait trop fort dessus. Il pleurnichait un peu comme d'habitude, mais elle disait que c'était des manières, qu'il jouait le douillet, et que ses frères ne faisaient pas tant de grimaces à son âge. Alors il préférait que sa grande soeur s'occupe de lui plutôt que sa mère. Sa grande soeur était bien moins pressée, bien moins nerveuse. Elle ne le battait pas et le lavait comme elle-même se serait lavée. Seulement, quand c'était jour de classe, elle partait de bonne heure et ne pouvait s'occuper de lui. C'était uniquement le soir ou le dimanche qu'elle remplaçait la mère. Les autres jours, sous les gestes sévères habituels, il avait pensé en lui-même : «Quand papa va rentrer, m'a di' à li, ça !»³ Mais il oubliait toujours de le faire, et chaque matin il se remettait donc à penser : «M'a di' à li, ça !»

La seule chose qu'il aimait, c'était qu'elle regarde s'il avait des poux. Elle lui prenait la tête entre les mains, puis écartait les cheveux par place. Chaque fois qu'elle le faisait, il pouvait être détendu ; là, elle ne lui ferait pas mal. Il sentait qu'elle était au-dessus de lui, qu'elle s'occupait de lui. Elle appuyait avec son ongle, et un petit point éclatait : c'était une lente qu'elle venait d'écraser ! Quelquefois, elle en trouvait quatre ou cinq, quelquefois pas du tout. Mais il préférait qu'elle en trouve parce que ça durait plus longtemps. Ce matin-là elle oublia de le faire, il n'y eut pas de petit bruit, pas même le fait de sentir qu'on s'occupait de lui.

3. Li : lui ; «Je le lui dirai !»

- Aller zouer ! dit-elle sèchement, mais rest' là même, devant la case !⁴

'Tit Denis sortit alors, comme si ç'avait été un peu trop tôt ou que le soleil se soit levé en avance.

Il retrouva le monde qu'il avait quitté la veille, les objets qu'il prenait pour jouer, et les animaux : les canards, les poulets qui couraient partout. Il aimait bien leur donner du grain, mais on lui avait défendu de le faire. Il y avait aussi un petit cochon qui fouissait toujours dans la boue où l'on jetait l'eau sale, et quand Denis venait à côté de lui, il ne se sauvait pas, il n'avait pas peur. C'était parce qu'il ne lui faisait jamais mal ! Un peu plus loin, près des bananiers, un boeuf attaché à un piquet mangeait des feuilles de canne à sucre. Les mouches tournaient autour de lui sans arrêt ; il en avait l'habitude et il les chassait de quelques mouvements nonchalants ou d'un coup de queue qui sifflait dans l'air. L'enfant ne s'en approchait pas trop parce qu'on lui avait dit qu'il se ferait écraser s'il continuait, que le «Bon Dié» le punirait. Il ne savait pas bien qui était le «Bon Dié», mais il en avait un peu peur quand même. Poursuivant sa visite matinale, il rencontra encore le chien qui se promenait au milieu des volailles sans se soucier de leur présence, et qui venait jouer avec lui un instant, le temps que 'tit marmaille⁵ en ait marre. Tout ce monde-là tournait autour de lui comme un manège, criant de vie et de lumière. Enfin, poussé par le désir de s'ébattre, il se mit à courir au milieu des coquelets qui picorait devant la case, et qui s'envolèrent de tous côtés en un

4. La case : la maison créole, faite de bois et de paille de vétiver à l'origine, remplacés progressivement par de la tôle ondulée dans les années cinquante.

5. Terme très utilisé à La Réunion, de genre masculin, pour désigner les enfants.

Au son de la voix qui vibra dans les haut-parleurs et aux premières secousses qui annoncèrent la descente, Denis sortit d'un demi-sommeil. Il se sentit un peu courbaturé, car il n'avait guère pu se dégourdir les jambes au cours du vol. «Nous allons atterrir dans quelques instants, reprit la voix au bout d'un moment. Veuillez vérifier que votre ceinture est attachée, relever votre tablette ainsi que le dossier de votre siège». Le jeune homme regarda par le hublot. Dehors, il faisait encore sombre, on ne voyait qu'à peine à l'extérieur. De temps en temps, on avait l'impression de tomber dans le vide, puis tout redevenait normal. Et à mesure que l'avion descendait, les lumières d'une grande zone urbaine apparurent, une multitude de petits points brillants émergeant de la nuit.

Les passagers venaient de se réveiller. La plupart rentraient en métropole ; et parmi les Réunionnais, beaucoup y arrivaient sans doute pour la première fois. Ainsi Denis, qui allait poser le pied sur le continent ! Il ne savait pas ce qu'il éprouvait, sûrement une grande émotion. A l'instant où les roues touchèrent le sol, il se contracta sur son siège, les mains crispées sur les accoudoirs. Il ne se serait jamais douté qu'un atterrissage se fasse aussi brutalement, malgré la technicité très poussée de ces appareils. Les lumières de la piste défilèrent très rapidement, puis de moins en moins vite, et des bâtiments, encore petits, se rapprochèrent insensiblement. «Nous venons d'atterrir à Marseille-Marignane. Il est sept heures, la température au sol est de douze degrés Celsius. Veuillez maintenir votre ceinture attachée jusqu'à l'arrêt complet». L'avion emprunta encore un trajet fait de courbes, avant de s'approcher de l'une des passerelles de débarquement. Alors Denis remit la veste de son costume et, imitant d'autres personnes, commença à rassembler ses quelques affaires. A la

sortie de l'appareil, son visage rencontra l'air frais de ce pays. Puis des couloirs se firent longs. Les voyageurs, par deux ou seuls, avançaient sans rien dire, pensant à ceux qu'ils allaient revoir, ou, comme lui, à ceux qu'ils venaient de quitter. Enfin, des navettes attendaient devant l'aérogare, en partance pour le centre-ville.

Une demi-heure plus tard, il y reconnut bien ce qu'il avait déjà vu à la télévision : les rues encombrées de véhicules, de piétons, peuplées de bruits de toutes sortes, de gens qui se rendaient à leur travail. Mais cette fois, c'était pour de vrai. Lui aussi, bientôt, il prendrait le bus pour aller au travail tous les matins, il devait se rendre à l'évidence. Non c'est vrai, il serait homme d'affaires, il l'avait dit avant de venir ! En attendant, impressionné par tout ce mouvement, il demanda au chauffeur où descendre pour aller à la gare ; celui-ci le rassura : ce serait au terminus. Pour la première fois aussi, il prit le train et dans la matinée, il put de son siège admirer le paysage continental : les maisons, les champs, l'espace auquel il n'était pas habitué. A un moment, un contrôleur lors de son passage lui demanda s'il était français, ce qui le surprit.

En cours d'après-midi, il arriva enfin à Perrache, la gare de Lyon. A l'information on lui donna les adresses de différents hôtels ainsi que d'un foyer de jeunes travailleurs, avec le numéro des autobus à prendre. C'est là qu'on lui annonçait les meilleurs tarifs, et il décida de s'y rendre. Ce n'était pas simple : trouver les stations, descendre au bon endroit. Dans l'autobus, il remarqua qu'on l'observait : la couleur de sa peau, la valise à ses pieds et sa propre curiosité étaient sans doute de nature à éveiller celle des autres... Cependant avec la force qui l'habitait, il se sentait capable de tout changer : «Je suis là maint'nant !» pensa-t-il, et

L'image de Pierre Fontaine lui redonna de l'assurance. Au Foyer quand il y fut descendu, le prix des chambres lui sembla en fait exorbitant, cela pour habiter une petite pièce pendant un mois. Alors il eut l'impression d'être pris au piège, lui qui jamais n'avait été obligé de penser à ces questions jusqu'à présent. L'intendante lui affirma que les loyers étaient plus élevés ailleurs, qu'ici on avait tout le confort. Elle lui parla aussi du supermarché à proximité, qu'il n'aurait pas à regretter d'habiter là. Il était sur le point de repartir pour voir s'il n'y avait pas moins cher ailleurs, mais, fatigué par le voyage et cette journée pleine de nouveautés, il prit la chambre pour un mois, il verrait ensuite.

Il ne ressortit que lorsqu'il eut faim, pour faire des courses et se rendre compte du magasin. Cet immense supermarché, il n'en avait jamais vu de tel, son regard se perdait dans les rayons, innombrables. Tout, il y avait absolument tout, il serait obligé d'acheter absolument tout pour se nourrir, car la vie était organisée ainsi. Il fit disparaître un nouveau serrement de gorge en se disant qu'il devait garder confiance, que si tant de gens vivaient de cette manière, il y arriverait aussi. Mais son esprit se perdaient dans les comptes, le prix de la nourriture et des transports, de la chambre, et calculait le coût d'un mois de vie métropolitaine. Était-il déçu de cette aventure qui commençait ? Il ne le savait pas, il s'était juste attendu à plus de facilité, c'est tout. Ce qu'il ferait d'abord, c'est de visiter la ville, de prendre connaissance de tous les organismes, de toutes les possibilités, après quoi il chercherait du travail. Cette décision lui parut raisonnable.

Le lendemain matin, il partit donc à la découverte de Lyon. Il avait mis son pull-over à cause de la fraîcheur, et il était plus

détendu maintenant, pour avoir bien dormi toute la nuit. Le bruit de la circulation ne l'avait même pas gêné. Ce qu'il remarqua en marchant dans les rues, c'est que le visage de tous ces gens autour de lui ne reflétait pas, comme il l'avait imaginé, la joie ou l'entrain. Pourtant, ils vivaient dans le modernisme, les techniques de pointe et le travail automatisé ! Et ces immenses places, ces immeubles rectilignes et ces grands magasins, ils étaient bien la preuve de la réussite de la métropole... Mais les métropolitains de métropole ne ressemblaient pas à ceux d'outre-mer, c'est du moins ce qu'il constatait. Plus tard au cours de sa visite, comme il se trouvait Place des Cordeliers, il s'arrêta devant un bas-relief qui représentait le fleuve de la ville et son affluent : un homme nu et montré en plein effort se propulsait vers l'avant, allongé sur l'axe de son élan : c'était le Rhône. Ses cheveux au vent et ses muscles bandés donnaient une idée de force et de vitesse. Plus calme, la Saône apparaissait sous les traits d'une femme légèrement courbée sur le côté, et s'accrochant à l'épaule de l'homme pour s'étendre avec lui dans le lit fluvial. Perplexe, Denis observa ce bas-relief avec attention. Un passant pressé le bouscula, cela ne le sortit qu'à peine de la contemplation dans laquelle il venait de se laisser glisser. Les formes étaient taillées avec précision, méticulosité, l'artiste avait su redonner naissance au rêve oublié le jour, et les figures répondaient au coeur et à l'âme. Tant de finesse et de talent l'avaient arrêté sur le trottoir, figé devant la vision mystique. Oui, il aspirait lui aussi à cette force virile. L'enjeu en était la femme qui, le soir, lui aurait prodigué tendresse et af-

1. Terme populaire lyonnais pour désigner des jeunes gens. On y sent une affection de la part des aînés lorsqu'ils le prononcent, une sorte de solidarité.

fection. Sa vie adulte était commencée et il lui faudrait, en plus d'un métier solide, une épouse qu'il retrouverait pour partager ses soirées, dans une maison qui serait la sienne. Et il essaya de s'imaginer plus tard, sortant de sa voiture au retour du travail, pour monter l'escalier et la retrouver, au coeur de sa vie intime. C'est ainsi qu'aux passants du trottoir, aux travailleurs, aux commerçants et aux ouvriers, il adressait à chaque regard cette pensée pleine d'espoir : «Je suis venu ici pour trouver mon bonheur, pour faire ma situation !» Il lui semblait que toute cette foule de citoyens l'attendait depuis longtemps et que dans ces rues, ces immeubles, quelque part, se trouvait une jeune femme qu'on lui aurait gardée jusqu'à ce qu'il vienne, et qu'avec elle il allait commencer son ascension sociale. «Je serai riche, un riche homme d'affaires que l'on respectera, j'aurai une grande maison, avec des enfants heureux !» Fallait-il qu'un piéton s'arrête, le regarde dans les yeux et lui dise : «Mais non, petit, tout cela c'est du rêve ! Reste sur terre, tu es dans l'illusion» ? Comment empêcher un jeune homme de se nourrir de projets quand rien ne lui a encore été donné ? Comment l'en priver alors qu'ils sont encore sa seule façon de vivre ? Il venait d'arriver, ambitieux, tout habité d'espoirs ; il devait y croire fermement, obstinément, l'avenir était maintenant entre ses mains.

Les jours suivants, il passa également devant un bureau de travail temporaire. Il y remarqua des affiches où l'on recherchait des chaudronniers, des tourneurs. Lui, il n'avait pas de qualifications particulières, sinon de savoir conduire les tracteurs... A vrai dire, il avait tout à découvrir, tout à commencer. Il ferait donc déjà le travail qu'on voudrait bien lui donner, n'importe lequel, tant pis pour l'homme d'affaires au début. De

toute façon, il avait besoin d'un emploi maintenant, son pécule ne durerait pas éternellement. Il savait un peu ce qui l'attendait : un travail pénible, inintéressant, les V.A.T. lui en avaient dit aussi quelques mots. Mais il avait envie de commencer tout de suite, d'entamer le plus tôt possible sa vie métropolitaine.

Il entra :

- Bonjour. Est-ce que vous avez du travail ?

- Vous êtes français ? demanda un employé.

- Oui.

- Qu'est-ce que vous êtes capable de faire ? Vous avez des diplômes, une formation ?

- Non, répondit Denis, mais je peux faire n'importe quoi, ce que vous me donnerez !

- O.K., on a besoin d'un manutentionnaire dans une usine de Sathonay-Camp. Il s'agit d'un remplacement, vous devrez faire «les trois-huits». L'emploi peut durer jusqu'à cinq mois, ça vous intéresse ?

- Je vous l'ai dit, je prends ce que vous me donnez !

L'employé le regarda d'un air étonné. Qui était ce personnage qui parlait avec autant d'empressement ? Ne savait-il pas ce qu'était le travail en industrie, les trois-huits ? Il téléphona à l'entreprise pour prévenir, après quoi il établit les papiers à partir de la carte d'identité du demandeur.

- Vous vous rendez à cette adresse demain matin pour six heures, dit-il enfin. Et il lui indiqua sur un plan mural où se trouvait Sathonay-Camp, ainsi que les autobus à prendre pour y arriver.

Denis plia le double du contrat et sortit. Mais dans le bureau, on continua de parler :

- Tu as vu ce gars ! S'il n'y en avait que des comme ça, la

maison ferait fortune !

- Il a l'air de bonne volonté en tout cas, fit l'autre...

- C'est un Réunionnais. Il vient peut-être d'arriver.

Denis était content. Jamais il n'aurait pensé être embauché aussi rapidement. Il n'allait pas être très bien payé, il le savait, mais ce serait sa première paye. Il était au début de sa vie professionnelle. Le lendemain matin donc, très tôt il se rendit à l'usine comme convenu, dont il avait eu du mal de trouver les bâtiments, au milieu de ceux d'autres sociétés. Deux autobus l'y avaient conduit, en une heure de trajet environ. Puis un homme qui attendait à l'entrée l'avait guidé jusqu'à l'atelier, pour le mettre en contact avec l'équipe du matin. Il serra quelques mains encore inconnues, et on lui indiqua sa place. Dans un hangar très haut, une vingtaine de machines, alignées, fabriquaient des bouteilles en plastique, roses ou jaunes. Il devrait se tenir à côté de l'une d'elles. Le contremaître, à cause du bruit qui régnait, haussa la voix pour lui expliquer.

- Comment ?

- Il faut enlever le plastique qui dépasse des bouteilles, dit-il. Et il lui montra comment procéder, c'était très simple. Alors Denis s'assit à son tour. Ça y était, le travail était commencé. Les bouteilles qui sortaient de la machine étaient encore chaudes, il devait juste attendre un peu avant d'en enlever les bouts, de manière à ne pas se brûler. Puis, après les avoir stockées dans un carton, il n'avait qu'à les envoyer dans un silo par l'intermédiaire d'une souffleuse. C'est tout ce qu'on lui demandait, rien de plus. D'autres hommes étaient installés aux places voisines, ils venaient également de prendre la relève de l'équipe de nuit. On le regarda comme aurait fait n'importe qui, sans insister. C'est vrai, il avait la peau brune, et alors ? Il n'était

pas le seul ! Il était le nouvel intérimaire.

C'était donc la première fois que Denis se trouvait employé dans l'industrie, et il en éprouvait une sorte de fierté. La machine produisait ses bouteilles régulièrement, sans défaillance. Il la regarda avec attention : la pâte jaune, brûlante, descendait lentement comme un large tuyau, juste la longueur nécessaire. Montait d'abord un moule intérieur pour la soutenir, recouvert ensuite par un autre en deux parties. De l'air y était soufflé. Après le dégagement des moules, une bouteille tombait, dont la seule imperfection était le plastique que Denis devait enlever, à l'avant et à l'arrière. Merveilleux, splendide ! Tout marchait à la seconde, tout était parfaitement coordonné ! Dans la matinée, deux techniciens, blouses blanches et cravates, passèrent pour vérifier la «seize». On leur y avait signalé une défaillance, à laquelle ils remédièrent en moins d'un quart d'heure. Ils avaient l'air vraiment capables, ces techniciens ! Denis aurait voulu observer de plus près pour savoir comment ils s'y étaient pris, mais il était tenu de rester à sa machine et n'osait s'en éloigner. On la lui avait confiée, il en était responsable. Vers onze heures, on vint le remplacer pour qu'il puisse aller déjeuner. Sorti du hangar, il demanda à un ouvrier qui passait :

- Pardon, je peux savoir où est la cantine ?

- Vous êtes à la salle des machines, j'suis sûr ! fit-il en souriant.

- Oui, pourquoi ?

- Parce que vous parlez fort ! C'est à cause du bruit... La cantine est par-là, juste après le syndicat, deuxième porte à droite.

- Merci.

Denis se dirigea vers l'endroit indiqué en essayant de ne pas se

tromper. «C'est bizarre, pensa-t-il, je ne m'en étais pas rendu compte !» Il entra et chercha ce qu'il allait prendre, mais s'aperçut rapidement que ce serait cher. C'est pourquoi il n'emporta qu'une assiette.

- Qu'est-ce que c'est «les trois-huits» ? demanda-t-il à la caissière.

Elle le regarda avec étonnement et, voyant qu'il n'était sans doute pas du pays :

- Vous êtes nouveau, je suppose ! Vous verrez, vous vous y habituerez ; la première semaine, vous travaillez le matin, la deuxième l'après-midi, et la troisième la nuit. Mais on prend vite le rythme, on s'y fait !

Bientôt la demi-heure s'acheva, il fallait revenir à la machine pour une heure et demie encore, avant de repartir chez soi. Denis reprit place aux bouteilles jaunes, mais il commençait à se sentir fatigué. Arrivé à six heures du matin en effet, il avait dû se lever avant cinq heures pour ne pas manquer le premier autobus. Au sortir de l'atelier, alors qu'il aurait aimé parler avec les autres employés, il ne rencontra personne, tous étaient déjà partis. Tant pis !

Les premiers mois de cet emploi se passèrent bien : Denis allait à l'usine régulièrement, maintenant habitué au rythme de travail. Mais il n'était pas venu pour se reposer ! C'est pourquoi il voulut chercher un autre emploi, en plus de celui-là. Il prit donc contact avec le contremaître de façon à ne venir qu'aux horaires de l'équipe du matin. S'il trouvait des gens pour ne venir que l'après-midi, ou que la nuit, d'accord ! Il en trouva, si bien qu'il put chercher un second emploi l'après-midi. Dans une agence, on lui proposa quelque chose pour plusieurs jours par semaine. Il s'agissait d'aller décharger des peaux de chèvre

en provenance du Niger à Satolas, l'aéroport de Lyon ; ce genre d'endroit ne lui était plus inconnu à présent. En voiture, on partit donc en équipe de cinq depuis le centre-ville, mais le travail était bien pénible, il faisait froid dehors et les gars ne voulaient pas se fatiguer. Denis pour sa part se dit qu'il devait faire sa tâche normalement, sans s'occuper des autres même s'il voyait qu'ils étaient partisans du moindre effort. Le soir venu, il se sentait cette fois épuisé, ses vêtements étaient imprégnés de l'odeur des peaux et de poussière. Il lui restait encore à cuisiner, puis il se jetait dans son lit pour reprendre des forces et être prêt à cinq heures du matin. Arrivait le week-end, deux jours où il ne savait que faire, sinon dormir. La ville se trouvait d'ailleurs un peu désertée, démobilisée. Certains voisins de chambre par exemple retournaient chez eux à chaque fois, d'autres sortaient il ne savait où, et il se retrouvait seul ; souvent, de la pluie tombait, et c'était bien triste. Heureusement, le dimanche passait rapidement, Denis pouvait reprendre le travail. Il avait l'impression que tous ces gens autour de lui entretenaient une petite vie mièvre, sans relief et sans force. A l'usine par exemple, son voisin ébarbait les bouteilles depuis seize ans, une éternité, et ne songeait pas le moins du monde à améliorer sa condition. Il lui expliqua qu'il avait des enfants et qu'il avait besoin d'un revenu fixe.

Un beau jour, ce devait être au mois de janvier, Denis trouva le moyen de stocker les bouteilles dans de plus grosses caisses qu'il avait récupérées près de la décharge, si bien que pour un quart d'heure de travail rapide, il obtenait un quart d'heure de repos. Les voisins avaient observé le manège avec un hochement de tête, ou un petit sourire : « Ah, ces étrangers ! » Mais n'était-ce pas une excellente trouvaille ? Une semaine plus tard,

le contremaître vint le trouver :

- On m'a fait des réflexions sur vous, Payet : on vous voit les mains dans les poches et je n'aime pas ça. Voici votre fiche de paye, vous pouvez partir !

Denis resta bouche bée : qu'est-ce qu'il avait fait ?

- Je vous répète que vous êtes renvoyé, vous comprenez le français ?

Le jeune homme jeta un regard vers ses voisins de travail, mais ils détournèrent le visage. Le sien s'était subitement terni, et comme on lui indiquait la sortie, il prit son blouson et quitta sa place où déjà s'installait un remplaçant. Il se retrouva dehors avec son papier dans les mains, sans tout de suite réaliser qu'il venait de perdre son premier emploi. Le temps de la Maison d'Accueil était loin pourtant, où ses bêtises répétées avaient fini par le sortir des rangs ! Mais là, il lui semblait vraiment avoir fait les frais d'une injustice. Du même coup, l'emploi à l'aéroport finirait bientôt, puisqu'étant subordonné au premier. De toute façon, la paye n'avait pas été formidable par rapport à ce que d'autres gagnaient. Mais ce qu'il regrettait le plus, c'était de ne pas avoir su répondre à ce pauvre auxiliaire. Il aurait dû lui dire : «Ce que vous me faites aujourd'hui, j'espère qu'il n'y en aura pas un autre pour vous le faire aussi !» ou plutôt «Vous faites croire que vous êtes le chef, mais moi je crois que vous avez peur de votre mère !» La gorge serrée, il se dirigea vers l'arrêt d'autobus pour rentrer à Lyon. Le ciel était gris sur cette zone industrielle de Sathonay-Camp.

Il se trouva qu'une manifestation allait avoir lieu quelques jours après ce renvoi. Le voisin de chambre en avait parlé à Denis :

- Tu vas à la manif. après-demain ?

VII

Il était maintenant bien fixé sur son projet : ce serait un restaurant «spécialités créoles». «Il faut quelque chose d'original, pensait-il, c'est le bon moyen de percer, de se faire une clientèle». Il avait demandé conseil à ses anciens patrons, à des gens haut-placés et expérimentés, mais il fallait attendre une opportunité. C'est alors qu'on afficha un jour la location d'un assez grand rez-de-chaussée dans le septième arrondissement, ancien magasin non loin des abattoirs. Payet, qui avait maintenant la trentaine, réfléchit : Bientôt les abattoirs allaient être transférés pour laisser place à un ensemble moderne, et les promoteurs ne tarderaient pas à y construire de nouveaux immeubles. En

l'espace de quelques années, il y aurait là un quartier neuf dont profiteraient sûrement les commerces avoisinants ; c'est du moins ce que disait la rumeur. Il n'y avait pas à hésiter, d'autant plus que le montant de la location du local s'annonçait raisonnable. Payet prit donc contact avec le propriétaire pour visiter les lieux. C'était assez délabré, et il allait falloir engager des travaux. Une chambre au premier étage et l'escalier qui y conduisait faisaient partie du lot. A la négociation, Payet ne parvint pas à faire beaucoup baisser le loyer, mais obtint une participation du propriétaire aux dépenses de rénovation et de remise en conformité. Alors il signa le contrat et commença la transformation du taudis. Il avait besoin d'un maçon-plâtrier, d'un menuisier et d'un électricien. Les réparations furent entreprises par des gens de sa connaissance qui ne travaillaient pas pour trop cher. Payet venait lui-même passer samedis et dimanches à l'ouvrage pour que les transformations aillent plus vite. De la banque, il avait obtenu un prêt qui allait lui donner plus d'aisance. Le restaurant comprendrait une grande salle à manger, mais également un bar sur le côté, de façon qu'il y en ait pour tous les goûts et toutes les bourses. Quant à la chambre au premier étage, il y habiterait par mesure d'économie, en attendant, plus tard, d'avoir les moyens de louer ou d'acheter un appartement. En moins de deux mois, le local fut restauré, il ne restait plus qu'à acheter les cuisinières, les chauffe-eau, le lave-vaisselle, les tables, le bar, ce qui représentait d'ailleurs une importante somme d'argent. C'est pourquoi Payet dut recourir à du matériel d'occasion. En ce qui concernait le personnel, il en avait déjà longuement parlé autour de lui, si bien que plusieurs garçons n'attendaient que le signe du départ. Il voulait une équipe jeune, qui soit vivante et sympathique.

Elle comprendrait bien sûr des créoles, antillais et réunionnais, en particulier le cuisinier. Celui-ci, nommé Darencourt, était même originaire d'un village proche de la Plaine des Palmistes. C'est par l'intermédiaire du Bumidom¹ qu'il l'avait trouvé, on le lui avait recommandé pour ses compétences et son sérieux. Il serait son homme de confiance en quelque sorte.

Cette période, bien que très harassante, fut particulièrement enthousiasmante. Depuis quelque temps aussi, Denis avait fait la rencontre de Corinne, une jeune femme qui connaissait bien la comptabilité et qui l'avait aidé à préparer les dossiers pour son entreprise. C'était comme si subitement tout avait changé dans sa vie, et ce visage féminin ne quittait plus son esprit. Eprouvait-elle quelque chose pour lui ? A présent, ils se voyaient plus régulièrement et souvent, Denis lui parlait de ses travaux. Toujours elle avait témoigné de l'intérêt pour ce qu'il faisait, estimant elle aussi le moment opportun d'investir dans le quartier. Plus généralement, la ville de Lyon s'avérait intéressante sur le plan gastronomique où sa réputation n'était plus à faire : la restauration y marchait bien, on s'y montrait toujours bon client. Corinne, elle, travaillait comme secrétaire à la gare de la Guillotière, non loin précisément du futur restaurant, et c'est ainsi qu'ils s'étaient plusieurs fois donné rendez-vous pour déjeuner ensemble. D'autres fois, elle l'avait invité à dîner chez elle dans un appartement de l'arrondissement voisin, appartement qu'elle partageait avec sa soeur, plus jeune. Denis avait tout de suite remarqué qu'elles s'entendaient bien

1. Bureau pour le développement de la Migration intéressant les DOM. Créé en 1963, il a permis à un grand nombre de Réunionnais de se former et de s'insérer dans divers secteurs en métropole (industrie automobile, transports publics, hôpitaux, restauration).

et qu'elles étaient issues d'une famille unie. Il redécouvrait alors ce que pouvait être une telle famille, tellement étrangère à sa propre histoire, et en même temps comme quelque chose qu'il aurait très bien pu connaître si le malheur ne s'était abattu sur la sienne. Il évita de parler de ce qui le concernait, évoquant plutôt ce personnage extraordinaire qu'avait été pour lui Pierre Fontaine.

Mais l'ouverture du restaurant approchait. Pendant les réparations, Payet avait déjà fait mettre un panneau bien visible de la rue : «Ici prochainement : Restaurant Spécialités Créoles». Il espérait rapidement se constituer une clientèle, car le local donnait sur une rue bien fréquentée et vivante. Quand la date d'ouverture put être fixée avec précision, il fit aussi imprimer des invitations «Aux Palmiers Suspendus», du nom qu'il avait choisi de donner à sa maison, et un plus grand nombre de tracts donnant droit à des réductions. Il connaissait cette pratique pour l'avoir observée dans d'autres restaurants. Mais cette fois, c'est du sien qu'il s'agissait, tout juste le réalisait-il. Et la veille de l'ouverture, alors que tout était prêt pour le lendemain, tard dans la nuit il redescendit du premier étage pour marcher au milieu de sa salle à manger. Les tables étaient toutes apprêtées. Revenant près du bar, il ouvrit les armoires froides garnies de boissons, entra dans la cuisine enfin pour vérifier, une dernière fois, le bon fonctionnement des appareils : les cuisinières, le lave-vaisselle, la ventilation. Sa propre entreprise allait donc démarrer dès le lendemain, oui, sa propre entreprise !

Le nombre de clients ce jour-là et les semaines qui suivirent ne fut malheureusement pas sensationnel, il s'en rendit compte avec effroi. Les gens n'avaient-ils pas envie d'exotisme ? Les employés eux-mêmes se demandèrent si le restaurant tiendrait

longtemps, et s'ils n'allaient pas être obligés de chercher une autre maison. Dans la cuisine, on n'entendait aucun bruit ; vingt minutes avant que n'arrive une seule commande ! une véritable catastrophe ! Et l'emprunt fait à la banque, comment le rembourser si le restaurant ne marchait pas ? Comment faire face aux charges, comment payer les assurances ? Payet cherchait à comprendre : bien sûr, il arrivait toujours quelques personnes au bar, mais ce n'était pas ce qui allait monter un budget ! Quant aux tracts qui avaient été distribués, ils n'avaient pas fait venir grand-monde... Allait-il être obligé de contacter une agence de publicité ? On ne devait pas être au courant de l'ouverture de ce nouveau restaurant, sinon il y aurait déjà eu plus de monde !

Payet ne parvenait à trouver les raisons de cette situation, qui en réalité n'avait guère évolué depuis le début, les rentrées d'argent n'ayant pas augmenté. Alors, tard dans la nuit, la tête lourde, fatigué, il remontait au premier étage après avoir verrouillé les portes, abattu. Corinne qui, un soir déjà, était venue avec sa soeur pour l'initier à la cuisine créole, lui avait téléphoné plusieurs fois pour prendre de ses nouvelles, car elle sentait qu'il était fatigué. C'est qu'il portait toute l'affaire sur ses épaules. Et elle savait aussi qu'il avait toujours travaillé durement, il le lui avait confié. La voix et la gentillesse de son amie lui redonnèrent des forces, lui qui, par ailleurs, s'était toujours trouvé très seul jusqu'à présent. Un autre soir, c'est avec plus de dix personnes qu'elle était arrivée, des collègues de travail et d'autres encore, Payet et tout le personnel n'en croyaient pas leurs yeux ! C'est à cette occasion, un peu à l'écart près du vestiaire, qu'ils échangèrent un premier baiser furtif. Darencourt dans la cuisine put s'en donner à coeur-joie :

six cabris-massalé, six ! trois rougails-saucisse ! On retrouvait le sourire dans la maison, Denis était ému. Sans doute que si chacun au restaurant avait pu faire venir autant de monde, la situation s'en serait trouvée grandement améliorée. Alors il encouragea ses employés à en parler autour d'eux, afin que l'on commence à venir.

Cependant après quelques mois, Payet fut bien obligé de se rendre à l'évidence : les rentrées d'argent n'avaient pas couvert les dépenses, et il ne pourrait continuer longtemps comme cela. Il avait peut-être surestimé ses projets. Force était donc de les réviser à la baisse, sachant qu'il n'avait lui-même plus beaucoup de ressources ; ses économies, il les avait pour ainsi dire toutes investies dans le restaurant, et maintenant, il fallait bien qu'il s'en sorte. Oui, il avait surestimé ses objectifs, et il se résolut à diminuer les horaires de son plongeur et de son serveur, en attendant que le restaurant marche mieux. Egalement, il décida de changer la présentation des menus en utilisant des intitulés plus simples, moins spécifiques, afin que le consommateur ne soit pas dérouter. Ce qu'il ne parvenait à saisir, c'était les raisons du faible nombre de clients qu'il avait encore, en particulier à midi. Le quartier était pourtant animé, et le restaurant bien situé. Seul le bar sur le côté tournait convenablement et attirait déjà un certain nombre d'habitues, mais la salle restait peu fréquentée. Payet fit alors passer des annonces dans les petits journaux, pour officialiser le nouveau restaurant «Aux Palmiers Suspendus». «Les gens ne sont pas au courant, se disait-il, il faut qu'ils en entendent parler et aient envie de venir». D'autres tracts furent imprimés, des invitations distribuées dans les commerces voisins : librairies, hôtels, stations-service. Bien des difficultés restèrent à surmonter avant d'arriver au but, car une

clientèle ne se fait pas du jour au lendemain. Pour que le restaurant soit une affaire sérieuse, il fallait justement une clientèle régulière. Et finalement, il décida de faire des repas plus courants pour le midi, destinés à des cadres par exemple, ou des employés de bureau, car il y en aurait de plus en plus dans le quartier. Les menus créoles viendraient le soir seulement.

A partir de ce moment, ses comptes commencèrent à se redresser. Il venait de comprendre qu'il fallait savoir répondre à une demande existante, et offrir quelque chose de plus typique au moment de la détente, le soir précisément. Bientôt il put redonner des heures à son personnel, non pas que les bénéfiques soient encore très importants, mais le restaurant commençait à prendre de l'ampleur. Corinne, pour sa part, n'avait jamais douté qu'il s'en sorte, et lui proposa, dès qu'il put se libérer, un week-end à la campagne, à Serpaize dans le sud de Lyon où ses parents avaient une jolie maison. Il y fut bien accueilli. Il avait un peu appréhendé cette rencontre avec une famille de métropole, se demandant s'il n'allait pas faire les frais d'une réaction raciste. Au contraire, les parents de Corinne se montrèrent très ouverts et très intéressés par tout ce qui touchait à La Réunion, et ils le mirent aussitôt à l'aise. Il eut même rapidement le sentiment d'être des leurs, comme lorsqu'il se trouvait à la ferme, chez son parrain. Et ce soir-là au moment de s'endormir, alors qu'on l'avait installé dans la chambre d'hôtes, dans la fraîcheur de son lit il rêva, comme depuis longtemps déjà, de Corinne qui lui était toujours attentionnée, de son corps svelte, de ses longs cheveux bruns, et il eut envie de l'avoir auprès de lui, pour toujours.

Oui, Denis le savait depuis longtemps : il avait besoin d'une compagne, d'une femme comme il n'en avait jamais eue et dont

l'absence lui avait toujours été douloureuse. Cette compagne, il l'avait espérée tant d'années durant, tout en étant conscient qu'il devait attendre d'avoir son métier. A présent que c'était fait, qu'il venait de démarrer sa propre entreprise, le temps était venu pour que se réalise son voeu le plus cher, car il était d'âge mûr. Et voilà que l'année suivante, une nouvelle menace vint planer sur le restaurant : celle de l'expropriation dans le cadre des grands travaux effectués sur l'arrondissement. Payet était bien au courant, pourtant, des transformations déjà engagées sur le quartier, autour de la future halle Tony-Garnier. Mais jamais l'endroit où il s'était installé n'avait été visé jusqu'à maintenant. Aussitôt il se rendit à la mairie pour avoir des précisions, qu'on ne put lui donner en réalité, qui dépendaient de certaines décisions à haut niveau ; il fallait attendre... Ses fiançailles avec Corinne subirent l'ombre de cette menace, menace qui finit par se dissiper heureusement, après un certain temps : le secteur ne serait pas touché par les travaux. A présent, le restaurant était assuré et le personnel n'avait plus rien à craindre. C'en était fini des péripéties en tout genre, l'entreprise ne demandait plus qu'à fonctionner normalement. Quelle bataille ! Que de temps avait été nécessaire pour que Payet puisse enfin être à son compte ! Que d'efforts aussi, mais maintenant le travail à l'usine ou dans les autres restaurants n'était plus qu'un souvenir. Et les emplois sur la côte pendant l'été, la vie trépidante menée dans toutes les conditions, tout cela était terminé. C'est alors dans la plus grande joie que Denis et Corinne purent célébrer leur mariage à Serpaize, et recevoir leurs convives dans la belle maison des parents. Pour que la quasi absence de la famille réunionnaise ne se fasse pas trop remarquer, en raison de la distance qui la séparait de la métropole, on avait convenu d'inviter plutôt les

amis. Mais à la vue du cortège de voitures qui monta doucement vers la maison de campagne, Denis, qui tenait sa jeune épouse dans ses bras, sentit bien, et elle aussi sans doute, que c'était le plus beau jour de sa vie.

Quand plusieurs années se furent encore écoulées, ils se firent construire une villa à Saint-Priest, la banlieue sud-est de Lyon. Payet se résolut par ailleurs à changer sa vieille voiture pour une neuve, davantage à la mesure de sa situation. Que de changements en l'espace d'une vingtaine d'années ! Mais ce qui lui réchauffait le plus le coeur, ce qu'il considérait comme la plus grande récompense, c'était bien le fils que Corinne lui avait donné, et qui était encore tout jeune : un magnifique bébé à la peau ambrée. Il se rappelait son impatience à la maternité, et puisque c'était un garçon, il avait voulu qu'il ait le prénom de son parrain. A présent, âgé d'à peine six mois, l'enfant prenait ses biberons avec tant d'appétit que ses parents étaient émerveillés : «Celui-là, il fera bien ce qu'il voudra dans sa vie !» disait le père. Et au-delà de la sécurité matérielle dont les parents étaient les garants, c'est le climat de joie et de confiance dans lequel il grandissait, qui, aux yeux de Denis, avait le plus de prix, l'affection qu'il recevait, cette vitamine indispensable au développement. Pour cette raison, il avait tenu à ce que sa femme, au début tout au moins, se libère de son emploi de secrétaire pour s'en occuper pleinement. Il savait trop ce que pouvait signifier l'absence de tendresse, de chaleur humaine, l'absence d'une mère. De plus, n'avaient-ils pas tous deux envie d'avoir d'autres enfants encore ? Cette chaleur, lui-même la retrouvait indirectement, par l'atmosphère que Corinne savait créer dans l'appartement, sa délicatesse, la façon qu'elle avait de gérer la maison, de s'occuper de son mari aussi. Quelquefois,

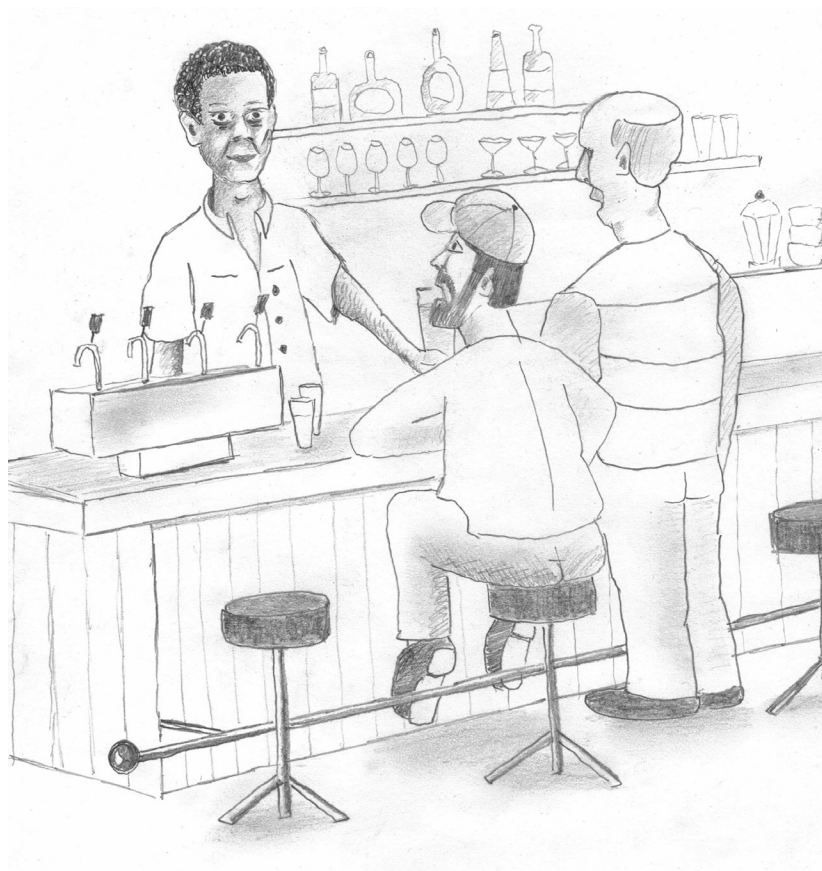
Payet y songeait : était-ce possible que ses efforts soient à ce point récompensés, lui qui, à ses débuts, avait été si démuni ? Mais il se souvint de la confiance que Pierre lui avait redonnée, alors qu'il semblait voué au malheur. En fait, la correspondance qu'il avait eue avec sa famille adoptive au début s'était espacée depuis quelque temps. Sans doute les enfants Fontaine étaient-ils rentrés dans la vie active maintenant. Les reverrait-il un jour ? Reviendrait-il au pays natal ?

Payet passait ses soirées libres avec son épouse. Le plus souvent ils regardaient la télévision, ou bien lisaient quand les programmes n'étaient pas intéressants. Ou encore, délaissant son journal, Denis restait sans bouger et repensait à toute son histoire à tête reposée. Il se demandait parfois s'il n'y avait pas un moyen, maintenant, de faire davantage. Car si effectivement il s'installait le soir confortablement dans sa maison, c'était peut-être, d'une certaine façon, sombrer dans l'égoïsme. D'accord il avait eu ce qu'il voulait, d'accord il était comblé, mais il ne pouvait en rester là. D'autres occasions existaient sûrement, ailleurs, de progresser. Dans quelques instants, il retrouverait sa femme, et ils se confieraient mutuellement la vie contenue en eux. Était-ce le but de l'existence ? Était-ce là que devaient aboutir tous les efforts, tous les projets ? On ne pouvait y répondre aussi directement. Pour lui, il avait déjà été question de voler de ses propres ailes, d'avoir un métier. C'était comme s'il avait voulu se donner les moyens de se retirer de l'étau. Mais à présent, il n'était pas sûr que ce soit suffisant.

* * *

Payet se tenait au comptoir et calculait les recettes de la

journée. Les affaires allaient bon train, le midi comme le soir : environ soixante-dix repas étaient maintenant servis chaque jour, si bien qu'un deuxième serveur venait d'être embauché, ainsi qu'un commis de cuisine pour aider Darencourt. En comptant en moyenne quatre-vingts francs par repas, il y avait plus de cinq mille francs de revenu brut, sans compter le bar. En déduisant les frais de base, la rémunération du personnel, en retirant également toutes les charges qui pesaient sur l'entreprise, la T.V.A., l'impôt sur les sociétés, il restait suffisamment pour que Monsieur Payet soit fier de son restaurant. Avec les années, il s'était fait une clientèle régulière qu'il avait su satisfaire par la simplicité du service et sa propreté. Depuis, on avait changé l'ancien bar pour un bar neuf, mis une enseigne lumineuse au-dessus de l'entrée et amélioré le décor. Corinne avait apporté ses suggestions. Au premier étage avait été aménagée une autre salle à manger pour le midi ou les réceptions, par la location d'une deuxième pièce en prolongement de l'ancienne chambre. Les repas étaient toujours bien préparés, bien présentés, et une gentille atmosphère réchauffait chaque fois même le cœur des gens de passage. Des fonctionnaires, des cadres, de ceux qui voulaient égayer leurs soirées, des amoureux, beaucoup connaissaient le restaurant «Aux Palmiers Suspendus» comme un rendez-vous que l'on se donne. Il est vrai que les plus petits porte-monnaie ne pouvaient se permettre d'y manger. Ils se contentaient de prendre une boisson au bar, à proximité de la grande salle à manger. On y reconnaissait quelquefois les commerçants qui venaient de fermer leurs boutiques, et plus fréquemment les routiers qui passaient par l'axe Challemel-Lacour, ou qui remontaient du sud. Ceux-là étaient les habitués, ceux dont le trajet ne changeait guère d'une semaine à l'autre,



et qui arrivaient plutôt en fin de soirée. Ils venaient chercher un peu de camaraderie, un peu de chaleur en se retrouvant entre compagnons de travail. On parlait du copain qui avait eu une augmentation, ou d'un quelconque événement de la journée. Par exemple, on se plaisait à décrire cette vieille métisse qui se promenait très tard le soir avec un landau chargé de babioles, de ramassis de poussière :

- P' a bien quinze jours qu'elle traîne dans le quartier, on dit

qu'elle déménage.

- Ah bon ! C'est pour ça qu'elle fait des heures supplémentaires ? Des heures supplémentaires à son âge, 'faut l'faire, elle a au moins soixante-dix ans, la vieille branche !

- Mais vous ne connaissez pas la meilleure ! Devinez comment on l'appelle...

L'un des routiers avala une gorgée :

- Maternité-en-r'tard ! Et ils éclatèrent de rire en chœur.

- Non, reprit l'autre, Trompe-la-mort ! Et il paya de suite une tournée générale à sa santé.

- Il paraît qu'elle en a tellement vu, que même la maladie ne lui fait pas peur.

- C'est une «dure-à-cuire»...

Le cuisinier qui avait fini posa son tablier et partit, bientôt suivi du plongeur. Déjà des tables de la salle à manger se libéraient, et en moins d'une heure il n'y aurait plus personne. Les serveurs commençaient à nettoyer, la journée serait bientôt terminée pour eux aussi. Payet quitterait le dernier après avoir verrouillé les portes du bar et du restaurant, puis il regagnerait son domicile à un quart d'heure de là.

Quand il monta dans sa voiture, il ressentit cependant les prémices d'un profond abattement. Était-ce les années de travail acharné qui lui faisaient signe ? Il alluma une cigarette et mit l'auto-radio en marche. La ville était maintenant endormie, les rues étaient désertes. «Les affaires vont bien ces temps-ci, pensa-t-il, je m'en suis bien sorti». Il s'en retournait vers sa villa de Saint-Priest tard dans la nuit, où sa femme l'attendait. De cette villa, il était très fier également. Il avait réussi à construire un foyer, une famille solide comme il en avait toujours rêvé. Là, on ne manquait de rien, il y avait toujours le nécessaire et, de

surcroît, il y avait l'amour qu'il prodiguait à son épouse et à son enfant, dans un climat de confiance et de stabilité. Tandis que l'automobile répondait parfaitement aux impulsions de son pied, un réjouissement l'envahit tout entier, comme s'il avait senti la présence de quelqu'un qui lui aurait voulu du bien. La sensation de fatigue avait disparu, laissant place à une vigueur renouvelée.

Arrivant à proximité de son domicile, il vit que, comme d'habitude, sa femme avait ouvert la porte du garage. Les phares balayèrent le gravier de l'allée du jardin, puis quand il coupa le contact, le silence qu'il retrouva lui fit comprendre combien Corinne et lui-même s'aimaient. Bien sûr, ils avaient déjà rencontré des sujets de désaccord, accentués peut-être par un certain décalage social. Par exemple, elle aurait aimé qu'il s'intéresse davantage à la culture, qu'ils fassent ensemble plus de sorties. Mais il lui avait expliqué la charge que représentait pour lui le restaurant : il ne pouvait être partout à la fois, il avait besoin de se reposer. Et elle l'avait finalement bien compris. Maintenant, il appréciait de remonter tranquillement l'escalier du garage pour la rejoindre. Tout ceci était bien mérité. Il ouvrit la porte de l'appartement. Corinne se leva d'un fauteuil, vêtue de sa robe de chambre, et posa le livre qu'elle était en train de lire. Ils s'embrassèrent tendrement, et elle lui prépara la tisane habituelle, car il avait parfois des difficultés à trouver le sommeil.

- La journée s'est bien passée ? demanda-t-elle.

- Beaucoup de travail en ce moment, mais j'ai de bons clients.

Elle lui parla un peu de leur fils, mais aussi d'un groupe qui avait réservé dans la journée, pour une prochaine réception. Pour

décharger un peu son mari en effet, elle s'occupait désormais de ce créneau, ainsi que de faire des achats au Marché-Gare deux fois par semaine, ou dans les boutiques chinoises pour certains produits exotiques. Puis, quand Denis eut fini de boire sa tisane, ils entrèrent dans la chambre à coucher. Le dessus-de-lit était blanc et les grands stores qui arrivaient jusqu'au damier tombaient comme une rangée de somptueux piliers. Les draps fins étaient un peu frais, c'était l'automne. Corinne s'y glissa rapidement après avoir posé sa robe de chambre sur un fauteuil, et Denis la rejoignit. Mais il ne s'endormit qu'un long moment après. Ce soir-là, il lui semblait qu'il fallait apprécier cet immense bonheur qui emplissait la maison. Couchée sur le dos, son épouse respirait calmement, et dans la chambre voisine dormait l'enfant, fruit de leur union. Ce petit-là, il n'aurait pas à courir après une affection fuyante comme jadis son père avait dû le faire. Entouré d'amour, il lui suffisait de vivre et de respirer à pleins poumons, et ses parents veilleraient à ce que tout aille bien.

* * *

Alors que les clients avaient pris place depuis une heure et que la soirée était bien commencée, Payet dut chasser cette vieille dame en guenilles qui collait son visage hideux à la vitrine comme pour partager le repas des invités.

- Allez-vous-en, dit-il, vous n'avez rien à faire ici !

Elle l'avait regardé droit dans les yeux, d'un regard vif comme l'éclair, ce qui laissa Payet un peu perplexe. «Trompe-la-mort» avait-elle quelque chose à dire ? Elle s'en alla finalement en boitant, et Payet retourna à ses comptes. Il était tracassé à cause

de l'état de santé de l'un de ses serveurs, à qui il allait sans doute devoir donner quelques jours de repos. Il lui faudrait alors trouver un remplaçant, et il s'apprêtait à téléphoner à ses collègues, dans les autres restaurants de la ville.

Le lendemain matin, comme tous les matins, il arriva vers dix heures. Les cuisiniers, eux, venaient plus tôt car ils avaient à faire. Ils lui avaient parlé de «Trompe-la-mort» qui tournait autour du restaurant comme si elle cherchait quelqu'un. Ce comportement était agaçant à la longue... Payet n'aimait pas chasser les pauvres ou les indésirables, mais il ne voulait pas non plus que sa maison devienne le rassemblement de tous les clochards. C'est pourquoi vers midi, dès qu'il l'aperçut lui-même à la vitrine, il sortit à grands pas, bien décidé à en finir :

- Si vous ne voulez pas partir, je vais être contraint d'appeler la police. Allez-vous-en, je ne veux plus vous voir !

Elle tourna vers lui son visage flétri par les années, las, et comme s'il ne lui restait presque plus de force :

- Denis !

Il s'arrêta, la dévisagea pour l'identifier. Comment savait-elle son prénom ? Et de quoi se mêlait-elle, cette vieille branche ?

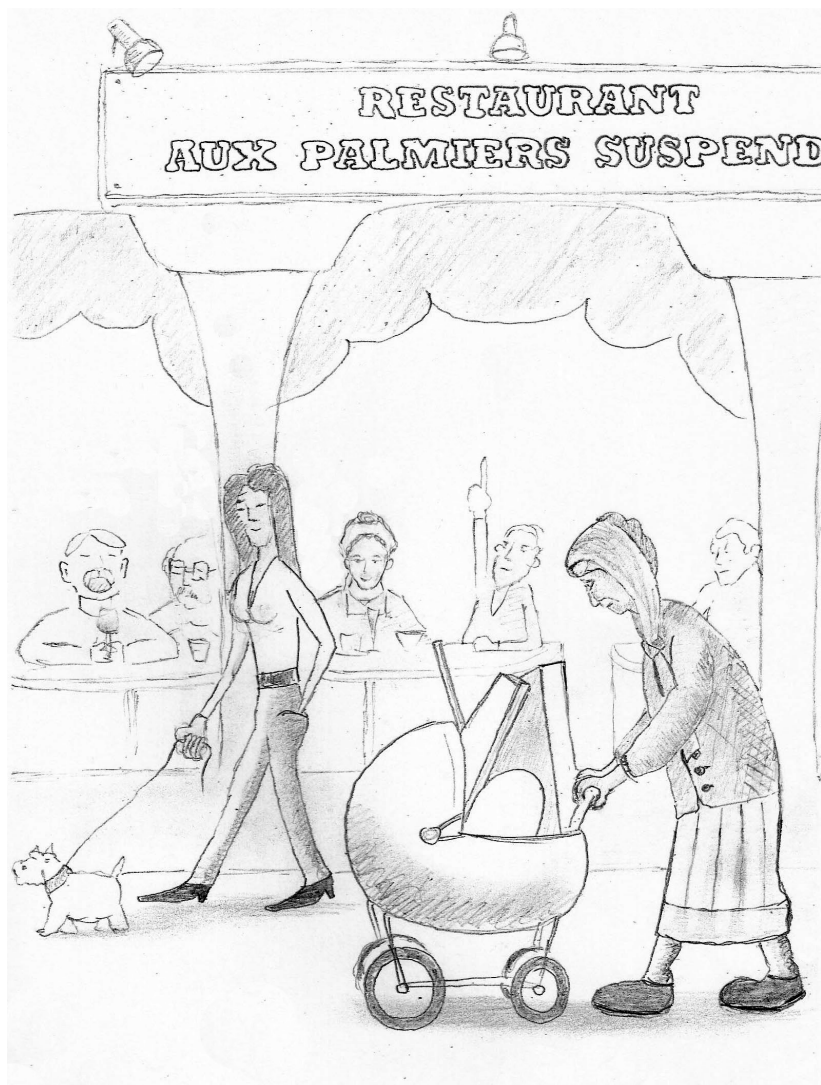
- Mais qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

La vieille, qui tremblait, laissa descendre des larmes de ses yeux fatigués, qui passèrent sur ses joues mates :

- Moin l'est out moman, Denis, out vié moman² !... Comme ou l'es beau et grand, fit-elle doucement.

Payet se tint immobile quelques secondes. Les serveurs intrigués se demandaient ce qui se passait. Que devait-il faire ? Son visage se ternit à l'instant même. Il jeta un coup d'oeil à l'inté-

2. «Je suis ta maman, Denis, ta vieille maman !»



rieur : non, avec tous les gens qu'il y avait déjà, il était impossible de la faire rentrer.

- Suivez-moi, dit-il.

Il l'emmena vers l'autre côté, l'introduisit par l'arrière dans une sorte de débarras, là où l'on déposait les livraisons.

- Darencourt !

Le cuisinier apparut :

- Oui ?

- Voulez-vous apporter à manger à cette vieille dame ?

Donnez-lui ce qu'elle vous demandera.

- Je m'en occupe.

Payet, sans rien ajouter, monta l'escalier qui menait au vestiaire du premier étage, et resta un moment dans les toilettes, devant le miroir. Il ferma la porte à clé, puis avala une gorgée d'eau. Qu'est-ce qu'il se passait ? Qui était cette folle qui se prenait pour sa mère ? Oui, elle avait aussi la peau brune et parlait le créole réunionnais, et alors ? Se fixant dans la glace, il essaya de faire disparaître l'émotion de son visage. Les toilettes manquaient un peu de propreté ! Lui qui n'aimait pas la négligence, il y remédierait dès que possible. Par quel hasard sa mère l'aurait-elle retrouvé ? Pourtant, il lui semblait bien qu'elle était morte depuis longtemps, morte et enterrée, comme son pauvre père. Et voilà qu'elle venait d'entrer dans le cagibi ! Où étaient les airs de ressemblance, outre la couleur de la peau ? Elle était grande, mais c'est tout ce qu'il se rappelait, pour avoir couru derrière elle en allant à la rivière par le sentier des manguiers. C'était bien elle, elle qui ne l'avait pas attendu, qui ne l'avait pas pris dans ses bras quand il avait peur de «Grand-mère Kal», et c'était encore elle qui avait quitté la case, qui l'avait abandonné. Il était en face de lui-même, sous la lumière blanche du néon des toilettes, et il se regardait au fond des yeux pour chercher une réponse, un conseil, face à son propre personnage. Tout à coup, le passé retrouvait le présent, mais comment réconcilier

les deux ? C'était impossible, et pourtant la vieille mangeait chez lui ! Il se donna un coup de peigne, ajusta sa cravate et sortit des toilettes. Après avoir descendu l'escalier, il rouvrit le cagibi, y entra et ferma la porte derrière lui. Elle leva la tête, les joues gonflées par la nourriture qu'elle avalait gloutonnement, s'arrêta de mâcher. Mais il ne lui dit rien, il ne fit que l'observer.

- Ou d'mand à ou³ comment moman l'a fait pour en arriv' là, hein ? dit-elle d'un ton grinçant.

Elle avait perdu la plupart de ses dents, il ne lui en restait que sur les côtés. Qu'elle était laide ! Elle portait une sorte de vieux châle noir sur ses cheveux devenus gris. De la morve commençait à descendre sur sa lèvre supérieure. Alors elle sortit un mouchoir de sa manche, avant de continuer le plat que Darencourt lui avait apporté. Malgré son âge avancé, elle avait encore les gestes vifs, rapides comme ceux d'une vieille sorcière.

- Ou causes pas, don ?

- Je n'ai rien à vous dire, Madame !

Etonnée, elle posa la fourchette et son mouchoir :

- Denis, la moman, ça ou y oublies pas, ça ! Avec l'âge moin nena⁴, mi peux pli viv' tout seul, ou connais ? rogard' mon figure, rogard' mon l'aspect, rogard' mon linze su moin, moin l'est dans la misère ! Personne l'a aide à moin, personne l'a amène à moin ! Et ou connais pourquoi moin l'a sort' là-bas ?⁵ Parce banna l'a mettent à moin dehors !⁶ Moin l'a pli un monnaie, moin l'est perdue, moin l'est malade...

3. «Tu te demandes...»

4. «Avec l'âge que j'ai...»

5. «Et tu sais pourquoi j'ai dû déménager ?»

6. «Parce qu'on m'a jetée dehors !»

Et de nouveau ses yeux devinrent larmoyants, son visage se crispa lamentablement pour pleurer. Elle était très maigre effectivement, pitoyable, et toussait comme une chèvre.

- Ou veux pas savoir quo ça moin l'a fait dans mon vie ? Tout' mon vie moin l'a fait lo cagnard⁷, depuis le début. Moin l'étais à la traîne à Marseille, moin l'étais femme-cagnard ! I' étonne à ou ? 'Fallait bien qu'mi gagne mon vie ! Moin l'est vieille, i' rest' pli à moin qu'le temps pour mourir. Moin l'a jamais gagne rien, même pas un p'tit moment d'bonheur. Moin l'a fait que traîner pour rien. Si ou vois Bon Dié, dis à li quo ça moin l'a fait, dis à li comment l'a été heureuse ! Maint'nant moin l'est dans out case⁸, moin l'a pli rien...

Elle se leva, renversant la chaise d'un geste maladroit, et s'approcha de son fils à qui elle s'agrippa :

- Denis, ou peux pas laisse à moin tout seule. Dis à moin que ou s'ras là, que mi connaîtra pli la misère maint'nant !

Géné, l'homme se dégageda comme on se dégagede d'un chien embêtant. Elle tomba à ses pieds, affalée sur le plancher, mais elle tint encore ses jambes, le pantalon de son costume, s'y agrippa comme à un dernier espoir, ses mains crispées, déformées par la vieillesse. Les sanglots secouaient encore son pauvre corps, puis elle se calma un peu, mais resta recroquevillée sur le sol, aux pieds de son fils. A nouveau Payet se dégageda, secoua son pantalon d'un geste de la main, et sortit.

- Denis, mon z'enfant !...

Il avait déjà refermé la porte et regagné ses comptes. Dans la salle à manger, tout allait pour le mieux, et de temps en temps

7. Le trottoir, la prostitution.

8. «Ta maison», «chez toi».

un client régulier lui faisait un signe de reconnaissance. Les serveurs tâchaient de cacher leur curiosité du mieux qu'ils le pouvaient.

- Darencourt !

Le cuisinier s'approcha.

- Quand cette vieille dame aura fini, veuillez à ce qu'elle parte, et ne répondez à aucune de ses demandes.

- Entendu.

De cette manière, Payet serait quitte de la revoir et de lui parler. Quelques instants plus tard, il jeta un coup d'oeil dans le cagibi : elle était partie, il n'y avait plus trace d'elle, pas même une miette de pain sur la table, tout avait été balayé et était rentré dans l'ordre. Devait-il s'en faire le reproche, devait-il regretter de l'avoir chassée ? Il aurait pu la chasser lui-même, et non le demander à Darencourt, ç'aurait été moins lâche. Tant pis, ce qui était fait était fait ! De quel droit venait-elle troubler l'équilibre qu'il s'était construit, qu'il avait mis tant d'années à réaliser, à la sueur de son front ? Car il s'était exilé pour fuir sa première vie, pour tout recommencer à zéro. Il avait dû tout quitter, sa famille adoptive, son pays natal. Arrivé en France comme un étranger, il avait dû travailler dur, être prêt à faire n'importe quoi, aux dépens même de sa santé. Il s'était également obligé à négliger sa propre vie, sa vie intime. Mais finalement il avait réussi à fonder un foyer, une famille : sa femme et son fils, et sa maison. Maintenant seulement il pouvait profiter de la vie. Les journées étaient encore difficiles, mais le soir il pouvait retrouver les siens, et enfin goûter à la paix. Et voilà que sa mère, après tout ce qu'elle avait fait, venait lui demander de la reprendre ! N'avait-elle donc aucun scrupule, aucun remords ? Pourquoi était-elle revenue « semer la pagaille » ? C'est

bien tout ce qu'elle avait su faire de sa vie. Alors, «revenir là-dessus, se demanda Denis, est-ce vraiment possible ?» Et cette rage qu'il avait au fond du coeur, cette fureur qu'il avait su endiguer toutes ces années, d'où venait-elle sinon de ce seul malheur : ne pas avoir eu de mère. «On n'efface pas comme ça, ce serait trop facile !»

- Combien vous dois-je ? demanda un client avant de partir.

Payet eut un sursaut qui le tira de ses tracas, et fit la note.

- Voilà, Monsieur. Vous avez été bien servi ? Avez-vous bien mangé ?

- Oui, très bien. Merci.

Le client régla la note, salua et partit avec ses amis. Payet se sentait très nerveux, même à l'égard de son personnel, si bien qu'il souhaita que finisse la journée au plus vite, afin de ne pas détériorer la bonne ambiance qu'il avait su créer au restaurant. Dans sa tête : «Va-t'en démon, va-t'en, laisse-moi tranquille ! Je suis Denis Payet, je ne suis pas un fils de putain !» et il serra les dents pour mieux se maîtriser.

Le soir, il sortit plus tôt que prévu, après avoir confié les clés à Darencourt. Il avait besoin de prendre l'air, de se détendre dans un endroit dégagé. C'est pourquoi, avant de rentrer chez lui, il fit un détour vers le Rhône, et gara sa voiture près des quais pour marcher un peu. La proximité de l'eau semblait lui promettre l'apaisement. «Le diable bat en retraite, pensa-t-il, je vais bientôt redevenir maître de moi ! Attendons encore, qu'il me quitte complètement, ensuite je rentrerai». Il venait de descendre sur le quai, devant lui se profilaient maintenant le pont du Chemin de Fer, sur le bord un bateau amarré. Un certain calme régnait, et l'air de fin d'été était doux. Le regard

dirigé vers l'avant, il lui sembla que quelqu'un se tenait près du pont, immobile... mais il ferait comme s'il n'y avait personne. Avec un peu plus d'attention, il essaya cependant de deviner. Un frisson parcourut son dos. La curiosité était plus forte, il s'approcha encore : qui était cette femme qui de loin le regardait fixement ? Il hésita, mais quand il se fut suffisamment rapproché, il remarqua sa tenue plutôt provocante. Elle portait des bottes, une jupe courte, une veste étriquée qui laissaient deviner son corps, et son visage n'était pas vilain. Elle avait un petit sac à main aussi. C'était certainement une prostituée. Et dire que sa mère avait été cette femme quelque trente années plus tôt. A présent, il ne lui restait rien d'autre à faire que d'attendre la mort... Payet se sentait meurtri, car au fond de lui, il aurait tant voulu que rien de tel n'arrive. Si sa mère ne l'avait pas abandonné, il l'aurait volontiers prise pour ses vieux jours. Il lui sembla qu'il se trouvait devant elle maintenant, après un retour dans le passé, et il ralentit le pas. La lumière d'au-dessus donnait jusque là. Il se rapprocha, la fixa droit dans les yeux. A cela, la fille ne manifesta guère d'inquiétude, ne bougea pas. Il sortit les mains de ses poches, il tremblait et la regarda de haut en bas. Son coeur se mit à battre plus fort... Elle n'osa rien dire, soudain paralysée par cet homme étrange. Et au moment où elle entrevit le danger, lui-même comprit qu'elle allait fuir. Alors il abattit les mains sur elle et déchira ses vêtements, tel une bête, la bête qui se bat et qui s'emballe. Il ne savait plus ce qu'il faisait, et plus il sentait de résistance, plus le démon le dominait. Mais la femme se défendit et appela au secours. A ses cris stridents répondirent aussitôt des coups de sifflet venant du boulevard. Le diable s'arrêta, alerté : la police ! Payet revint à lui : il fallait fuir...

VIII

Mal au dos, fatigué, il se retourna une seconde fois. Il avait bien mal récupéré il est vrai, et pressentait que la journée ne serait pas simple. La question était de savoir ce qu'il adviendrait de lui, ce qu'on allait décider pour lui. Dans le bureau, l'activité semblait avoir repris, car on entendait plus de discussions, plus de bruits de porte. L'équipe du matin était sans doute arrivée maintenant, une équipe dont il ne connaîtrait certainement personne. En revanche, ces agents allaient bien finir par le fixer dans leur mémoire. A la pensée qu'on puisse le reconnaître au hasard des rues, ou dans son restaurant, Payet se sentit soudain mal à l'aise et même découragé : «Ah, la vie est vraiment dif-

ficile ! pensa-t-il, il y a toujours quelque chose pour briser ce qui vient d'être construit...» Mais peut-être allait-on le libérer maintenant... Oui, on allait le relâcher, on n'avait pas le droit de le garder ici, sans aucune preuve sur cet accrochage né du hasard. Ce qu'il avait à craindre plutôt, c'était que l'histoire ne soit divulguée sur tous les toits : tentative de viol, rapport avec le milieu de la prostitution... Si cet incident arrivait aux oreilles de son personnel ou de sa clientèle, le restaurant s'en ressentirait à coup sûr, et on ne l'oublierait pas de sitôt. La situation était donc critique, et Payet commençait à s'agiter dans sa cellule. De même, il aurait certainement dû téléphoner à sa femme la veille pour qu'elle ne s'inquiète pas. Mais sur le moment il n'avait pas réagi. Elle ne s'était vraisemblablement pas couchée de la nuit, se demandant où il pouvait être. «Pourvu que cette histoire ne gâche rien !» pensa-t-il. Quelle aurait été sa réaction si elle avait appris la cause de cet arrêt ? L'aurait-elle comprise ? Alors, allait-il devoir lui mentir, lui raconter autre chose, n'importe quoi ? Par exemple qu'il avait eu une urgence à régler avec un collègue restaurateur... Ou encore : un de ses amis s'étant retrouvé au poste de police, qu'il avait dû y rester toute la nuit pour pouvoir lui venir en aide, discuter avec les agents, et pour cette raison qu'il n'avait pu téléphoner. Ainsi la faute serait réparée, pour sa vie de couple en tout cas, en espérant que sa femme n'entende pas les ragots.

Et «Trompe-la-mort» sa mère, qu'avait-elle gagné une fois de plus ? Le souvenir même de cette personne lui inspira du dégoût et du mépris, plus encore : de la colère. Putain, elle avait joué à la putain toute sa vie, il n'avait donc rien à voir avec elle. Et le ton grinçant qu'elle avait dans sa voix... Pas étonnant que son mari ait petit à petit sombré dans l'alcool ! A ce moment

précis, il eut envie de la trouver en face de lui pour lui assener le nombre de coups de poing qu'elle méritait, de gifles. C'est à elle qu'il devait s'en prendre, non à une inconnue qui attendait sur les quais ! Par terre, il la rouait de coups de pied, les talons s'enfonçaient entre ses côtes et pour terminer, il lui écrasait la tête dans l'angle du mur... Elle avait détruit une famille, fallait-il lui laisser l'occasion d'en détruire une autre ? Non, c'en était assez ! Si elle avait fait le mal pendant la plus grande partie de son existence, son propre fils se dresserait devant elle pour y mettre fin. Et il voyait maintenant sa cervelle se répandre sur le froid béton et son sang former une flaque sombre au milieu de la cellule. La carcasse était là, définitivement anéantie. Il n'avait pas à se le reprocher : inutile de rentrer dans le jeu des sentiments quand la malédiction s'est posée dessus, mieux vaut couper court. Alors il se leva encore pour piétiner ce qu'il restait de la vieille, et ses pas laissèrent leur empreinte dans le sang noir. Le corps ne bougeait plus à présent, ce n'était plus qu'une vulgaire forme, la dernière trace d'un malheur. Payet regagna la banquette, libéré d'un lourd fardeau. Morte, elle était morte, à jamais. C'est du moins ce qu'il aurait voulu, pour être sûr de ne plus la revoir et d'être désormais en paix. Mais pour le moment, il avait à sortir de cette cellule et à rejoindre son restaurant au plus vite.

Ce qu'il allait redire à l'O.P.J., c'est que la fille du pont l'avait provoqué, que lui n'y était pour rien, qu'elle était sans doute à moitié folle. Tout ce qu'il voulait se résumait à retourner à son travail. Du reste, il n'était pas homme à de tels agissements, il n'appartenait pas à ce milieu ! Mais la recrudescence des affaires louches dans l'agglomération lyonnaise, que la police ne connaissait que trop, n'allait pas jouer en sa faveur. Il devait

donc être prêt à tout, comme au jour où il était arrivé dans cette ville pour y construire son avenir. Il se leva de nouveau, geste d'impatience qu'il avait peine à contenir. Malheureusement, la porte bloquait toujours le passage. Il lui sembla que de l'autre côté on jouait sa vie aux dés, qu'on l'abandonnait. Et Pierre Fontaine dont il s'était souvenu dans chaque moment difficile, pouvait-il encore l'aider, ne serait-ce qu'une dernière fois, une dernière ?... Pierre était sans doute bien vieux à présent, après tant de travail acharné lui aussi. Mais son esprit de vivacité et de confiance était comme un remède à toute épreuve : «Pierre, Pierre ! Aide-moi, Pierre !» dit Payet à voix basse. Il lui demandait son bras pour sortir de la vase dans laquelle il s'enfonçait, il l'invoqua. Celui-ci devait venir en lui, simplement, et réveiller son intelligence. De cette manière la force allait renaître et le courage revenir.

Quand Payet se trouva devant le nouvel O.P.J., celui-ci, comme le précédent, chercha à savoir s'il n'y avait pas du proxénétisme ou de la drogue là-dessous.

- Mais puisque je vous dis que je ne connaissais pas cette fille !

- Oui, mais alors qu'est-ce que vous êtes allé faire sur les quais juste quand elle s'y trouvait ?

Finalement, lorsqu'il eut pris suffisamment de temps pour vérifier la vraisemblance des déclarations, il se leva de son siège pour s'adresser à l'un des agents qui attendait ses ordres :

- Bon, vous limitez à la vérification de domicile, dit-il. Si le domicile est exact, vous pouvez relâcher le suspect.

- Entendu.

L'agent sortit, suivi d'un autre, et on entendit un fourgon démarrer. Quand ils revinrent une heure plus tard, on rendit sa

veste et ses chaussures à Denis Payet, ses papiers : il pouvait rentrer chez lui, sa garde à vue était levée. Cependant avant de quitter le poste, il voulut savoir ce qui se passerait ensuite :

- La procédure sera transmise au Procureur de la République, lui répondit-on, l'affaire suivra son cours.

- Ça va prendre combien de temps ?

- On ne peut rien vous dire, c'est variable...

Puis il se retrouva dans la rue, enfin ! Revoir cet univers de mouvement qu'il avait fini par aimer, les voitures, les bruits de la circulation, les magasins. Il ne se repéra pas tout de suite mais après avoir marché deux cents mètres, il reconnut le boulevard des Tchécoslovaques qui descendait vers l'avenue Berthelot. Il devait rapidement regagner le restaurant car les clients arriveraient bientôt, reprendre sa voiture stationnée sur les quais. Ne trouvant pas de taxi, il monta dans le premier autobus en direction du Rhône. C'était bizarre, car combien d'années le séparaient maintenant du premier bus qu'il ait pris à Lyon ? Il se souvint de celui qui l'avait emmené au Foyer de Jeunes Travailleurs. Il ne connaissait rien alors, pas même le nom des rues, rien de ce qu'il allait trouver, rien du métier ni de la vie. Maintenant, il en possédait une notion plus précise pour avoir essayé ici et là, pesé les chances ou les causes d'échec. Avec ce qui venait de se passer, il comprit qu'il est parfois difficile de tout contrôler, que tout n'est pas prévisible. Pourquoi ? Il faut quelquefois baisser pavillon devant la plus banale question, car il n'est pas permis à un homme d'enfreindre les lois dont il ne connaît ni l'origine, ni le but. Certains événements se produisent, certaines rencontres, et on appelle cela «fatalité» ou «chance». Pourtant, bien qu'il en ait déjà plusieurs fois perçu les traits, Denis persistait à croire aux résultats de la volonté,

de la détermination, qui précisément l'avaient sorti du bourbier ; non pas comme en quelque chose d'intangible, mais de bien vivant, ferme. C'est ce qu'il avait appris de Pierre Fontaine vingt-cinq ans plus tôt. Et si à présent il lui arrivait de se reposer un peu sur ses «acquis», le souvenir de son parrain parvenait toujours à le relancer : «Si je peux agir plus que je ne le fais déjà, l'esprit de Pierre me guidera sûrement», pensait-il. Et effectivement, cet esprit d'entreprise le fortifiait à chaque fois, comme un véritable ressort. Alors il arriva au restaurant où Darencourt, son homme de confiance, s'était chargé des responsabilités. Celui-ci reprit son poste de cuisinier après l'avoir averti de l'inquiétude de Madame Payet qui avait téléphoné.

Sans tarder, Denis la joignit à la villa de Saint-Priest pour la rassurer. Mais d'avance, il savait qu'il lui faudrait être bref, c'était préférable :

- Tu n'as pas à t'inquiéter, ma chérie, tout va bien... Non, rien de grave...

La présence du personnel autour de lui l'empêchait de donner plus de détails...

- Non. Je te raconterai ce soir, un petit ennui chez un collègue...

Et déjà il voyait qu'il en disait trop. Son épouse allait sentir qu'il ne pouvait parler librement...

- Oui, c'est ça... A ce soir, termina-t-il embarrassé...

Il reposa le téléphone comme une délivrance. Car quand bien même il se serait trouvé seul, jusqu'où allait-il pouvoir mentir ? Jamais encore il n'avait agi de la sorte avec sa femme, ni avec personne d'autre d'ailleurs. C'est pourquoi il maudit à nouveau cette «mère» qui était venue la veille. Plus jamais il ne voulait la revoir, et il se sentit capable de tout entreprendre pour qu'elle

disparaisse, mais préféra aussitôt changer le sujet de ses pensées.

Payet ce jour-là n'était pas aussi soigné qu'à l'accoutumée. Il n'était pas rasé, et à sa chemise manquaient deux boutons, ce que ses employés ne furent pas sans remarquer. Il reconnaissait lui-même son énervement ou son inquiétude à la contraction involontaire de sa joue gauche, où la cicatrice piquait un peu. De temps en temps, il passait la main dessus tel un réflexe, sorte d'exutoire à ses problèmes. Déjà il pensait à ce qu'il allait dire à Corinne en rentrant le soir, comme s'il n'osait s'avouer ses propres actes, ou comme s'il avait voulu nier une partie de lui-même. Peut-être ne pouvait-il accepter cette faille en lui, qui s'était manifestée la veille, et qui faisait de lui un homme en morceaux.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? lui demanda-t-elle encore tout alarmée à son arrivée. La police est venue ce matin pour une vérification de domicile...

Payet posa sa veste sur la rampe de l'escalier. Et, ne sachant trop comment expliquer, il hésita avant de répondre :

- ...J'ai eu un problème avec une folle qui s'est trouvée sur mon chemin hier soir.

- Mais je croyais qu'il s'agissait d'un de tes confrères, répondit-elle étonnée.

- Oui, c'est ce que j'ai préféré te dire au téléphone ; tu sais comment sont les gens, ça discute ! ...Viens t'asseoir avec moi, proposa-t-il en l'emmenant vers le salon, le bras sur son épaule.

- Qu'est-ce que tu as fait avec ta chemise, tu as perdu deux boutons !

- Oui... Ce n'est rien.

- Et cette folle ?

- Elle se trouvait sur les quais où je me suis promené un moment avant de rentrer. Quand je suis arrivé à sa hauteur, elle s'est jetée sur moi comme une hystérique en poussant des cris. Je me suis défendu comme j'ai pu en essayant de la maîtriser, et la police qui devait être à proximité est tout de suite intervenue. Alors je ne sais pas ce qui m'a pris, je me suis enfui. Mais ils m'ont rattrapé et m'ont emmené au commissariat où ils m'ont gardé toute la nuit.

Il soupira, et reprit :

- Ce matin, j'ai subi un deuxième interrogatoire. Ils ne m'auraient peut-être pas gardé la nuit, si un carnet de cette fille n'avait été retrouvé sur les lieux, et les adresses qu'il contenait avaient l'air de les intéresser... des milieux louches, la prostitution, la drogue peut-être...

Puis il se mit à marcher :

- ...Mais bon sang, pourquoi est-ce que j'ai fui ? Il n'y avait aucune raison !

D'avoir retrouvé son domicile et son épouse lui avait déjà rendu un peu de sa réflexion et de son courage, mais il avait l'air très contrarié.

- Ce qui est grave, reprit-il, ce sont les conséquences sur le restaurant. Imagine que la police vienne faire des contrôles, qu'on invente une histoire de proxénétisme ou je ne sais quoi d'autre ! Imagine une seconde les réactions de la clientèle, ce serait catastrophique ! J'entends déjà les réflexions dans le quartier...

Payet porta ses mains au visage pour mieux supporter le trac, et resta ainsi pendant quelques secondes.

- Tu vois, fit-il un instant plus tard, j'ai l'impression d'avoir un traître en moi, et je ne sais pas comment m'en défaire, je ne

sais pas !

Corinne avait du mal à comprendre ce qui s'était passé au juste, et ce que son mari était allé faire sur les quais du Rhône avant de rentrer, alors que ce n'était pas dans ses habitudes. Mais elle choisit de ne pas le contrarier davantage, le voyant trop énervé. Puis, lorsque l'heure fut bien avancée, ils allèrent se coucher.

Cependant, Payet sentait qu'il ne parviendrait guère à se reposer, malgré la fatigue accumulée depuis vingt-quatre heures. Il resta longtemps couché sur le dos, immobile pour que sa femme puisse trouver le sommeil. Seules ses paupières battaient de temps à autre. Parfois, un soupir cherchait à se dégager des profondeurs de son être. Il désirait oublier les deux journées précédentes, comme deux taches noires dans sa vie métropolitaine. Peu importait l'histoire de la fille sur le quai, du commissariat de police, car il s'en tirerait finalement. Mais la vieille qu'on appelait «Trompe-la-mort», celle qui était venue réclamer de l'aide et qui toussait comme une chèvre, pourrait-il jamais l'oublier ? Elle était sa propre mère, celle qui l'avait conçu, qui lui avait donné le jour quelque part sous les tropiques. C'est pourquoi il ne pouvait s'en délivrer, comme si elle faisait partie de lui-même. Et il se souvint d'une histoire dont il n'avait jamais voulu parler entre temps : à son mariage, l'un de ses frères, venu pour l'occasion, lui avait appris avant de repartir qu'elle avait téléphoné un soir à Saint-Louis à la Réunion. Sa voix était tremblante mais on l'avait reconnue. Elle n'avait pas dit grand-chose, juste qu'elle était à Marseille et qu'il fallait lui pardonner.

- 'Toute façon, avait ajouté le frère, on n'avait pas besoin de l'entendre !

Maintenant, Denis comprenait qu'elle avait dû chercher à sa-

voir si, parmi ses enfants, certains ne vivaient pas en France métropolitaine. C'est ainsi qu'elle avait fini par le retrouver et était remontée jusqu'à Lyon. Mais voilà qu'il venait de la mettre dehors, et il se demandait encore comment il avait eu la force de rester impassible devant ses pleurs et sa vieillesse. Il s'en félicita, car cette attitude correspondait bien à ce qu'il avait sur le coeur depuis tant d'années. Il se rappela même qu'il avait fait le serment, un soir à la Plaine des Palmistes, de la chasser s'il la revoyait un jour. La vieillesse et la maladie n'y pourraient rien, il ne changerait pas d'idée. Une sorte d'orgueil lui dictait ses actes, et il se retourna dans le lit, comme impatient d'en finir avec tous ces ennuis.

Le réveil sur la table de nuit indiquait quatre heures du matin, lorsque Corinne se réveilla :

- Tu ne dors pas ? fit-elle après avoir écouté un instant.
- Non, pas très bien...
- Quelle heure est-il ?
- Presque quatre heures, répondit-il.

Elle sentait bien que son mari n'était pas tranquille, et que son comportement n'était pas normal. Un petit incident sur le quai ne l'aurait pas empêché de dormir, il y avait autre chose :

- Qu'est-ce qui te préoccupe, Denis ?

Comme il ne répondait pas...

- Je sens bien que tu n'es pas tranquille. Qu'est-ce qu'il se passe ? Ce n'est tout de même pas ton accrochage avec cette folle !

- Je t'assure, ce n'est qu'une insomnie.

Puis la vie reprit son cours normalement, comme si rien ne s'était passé. Rien de nouveau à propos de l'histoire du quai, plus de traces de «Trompe-la-mort», elle avait disparu et les

discussions du bar l'avaient oubliée. Etonnant qu'elle se soit volatilisée, du jour au lendemain, elle qui avait pris l'habitude de traîner dans le quartier ! Mais une personne âgée et abandonnée est fragile, il peut lui arriver n'importe quoi, et donc plus de trace d'elle jusqu'au jour où un étrange coup de téléphone interrompit Payet dans l'ouverture de son courrier :

- Allô ! C'est bien le restaurant «Aux Palmiers Suspendus», 231, rue Marcel-Mérieux ? demanda une voix féminine.

- Oui.

- Pourrais-je parler à Monsieur Payet, s'il vous plaît ?

- C'est lui-même.

- Vous êtes bien Monsieur Payet Denis ?

- Oui, c'est à quel sujet ? fit-il étonné de l'insistance.

Alors la personne se présenta comme étant l'assistante sociale d'un hôpital de la ville. Elle parla d'une dame âgée qui venait d'être admise en urgence, du nom de Payet, née à La Réunion, et qui avait évoqué «Denis» comme le seul membre de sa famille à Lyon. L'assistante voulait s'assurer du lien de parenté, et le mettre au courant de la situation.

- C'est bien votre mère ? interrogea-t-elle.

Surpris, le restaurateur chercha manifestement à se défilier, par une sorte de bredouillement qui ne voulait guère plus dire oui que non. Alors l'assistante, après une hésitation, donna quelques indications supplémentaires :

- La prise en charge de Madame Payet par les assurances n'est pas encore clairement établie, c'est pour cela que j'aurais besoin de vous rencontrer. Mais il serait bon aussi que vous preniez contact avec la surveillante du service, car l'état de santé de Madame Payet est inquiétant.

Et elle reposa sa question du début. Payet répondit oui pour

s'en dégager, à la suite de quoi elle voulut lui fixer un rendez-vous.

- Pourriez-vous venir à l'hôpital ? Le plus tôt serait le mieux... Demain matin ? A neuf heures trente ?

Il ne chercha pas cette fois-ci à aller contre, prononça même un «entendu !» qui avait pour but de le faire sortir de cette conversation au plus vite.

- A demain matin donc, neuf heures trente, confirma l'assistante pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de confusion.

- Oui, neuf heures trente, reprit-il.

Comme s'il venait d'être contaminé par un microbe redoutable, il posa le combiné et reprit l'ouverture de son courrier. C'était comme s'il voulait nier, oublier déjà ce qu'il venait d'entendre. Et pourtant dans son oreille résonnait encore «votre mère...» «Je n'ai pas eu de mère étant petit, se dit-il aussitôt brutalement, je n'en veux pas maintenant, c'est trop tard.» ...«Le seul membre de sa famille à Lyon» ré-entendait-il aussi. Elle suppliait donc qu'on ne l'abandonne pas ! Se souvenait-elle de ceux qu'elle avait jadis abandonnés ?

Payet au fond de son coeur était secoué. Il se rappelait cette vieille femme à ses pieds quelques semaines plus tôt, tremblante et suppliante. La vieillesse, qui approche inévitablement et qui surprend, était venue la cueillir dans ce quartier où il avait monté son restaurant. Maintenant, Trompe-la-mort s'adressait à lui à nouveau, par ce coup de téléphone. Était-ce parce qu'il l'avait chassée une première fois ? Était-ce parce qu'il avait demandé à Darencourt de le faire à sa place ? La vieillesse ne pardonne rien, et surtout pas la lâcheté. Un jour, elle viendrait le chercher lui aussi, quand les années auraient passé. Alors il verrait ses propres mains recroquevillées s'agripper à un restant de vie, car

il faut tenir malgré tout, d'une façon ou d'une autre. Trompe-la-mort était à l'hôpital en train de glisser, et lui, obstiné à son comptoir. Elle n'avait plus la force de lever le bras, allait-il lui tendre la main ? « Cette histoire ne me regarde pas, se dit-il, à chacun ses problèmes ! » D'ailleurs, aucun lien n'existait plus entre cette hideuse personne et lui-même depuis longtemps. S'il était venu au monde de sa chair, il n'y pouvait rien après tout ! Elle aussi était née d'une autre femme, plus âgée encore. Si donc il avait une dette sur son existence, ce n'était pas envers elle, mais envers le monde entier, envers le genre humain ou la nature. Non, il était impossible qu'il lui doive quoi que ce soit. De plus, ce sentiment d'avoir été abandonné imprégnait si profondément sa vie d'homme que son intimité en était souillée. Et jamais il n'avait pu s'en défaire. Cette femme avait si bien su agir qu'elle avait miné la conscience de ses enfants, de son mari, qu'elle était devenue cette bête resurgissant sur le quai. Il était donc essentiel qu'elle disparaisse, et pour ce faire, Payet devait se servir de la seule arme qu'il ait jamais possédée : sa volonté. En n'allant pas la voir, en la laissant seule, il ne pouvait que favoriser le processus de sa disparition. C'est pourquoi le lendemain matin, il ne se rendit pas à l'hôpital.

L'après-midi suivant, l'assistante sociale à nouveau appela au restaurant, mais Payet, dès qu'il reconnut sa voix, raccrocha le téléphone : cette histoire ne le concernait pas ! Quelle confiance habitait cet homme, quelle assurance ! Il se voyait détenteur d'un pouvoir sur la vie, maître d'un événement. Cette fois-ci, il avait l'impression de commander une forme d'existence, d'être capable d'y mettre fin plus rapidement. Cette situation était la plus vertigineuse qu'il ait jamais connue, c'est pourquoi une grande lueur habitait son cerveau, la lueur d'une vengeance.

Lui-même n'était qu'un humain, mais il sentait sa puissance augmenter. Le moment était d'autant plus palpitant qu'il était dangereux : «Ne joue pas avec la vie ! lui disait une voix pour l'avertir, ne fais pas ce sur quoi tu ne pourrais revenir !» «Tant pis ! pensa-t-il, ma décision est prise, et il n'est pas bon de revenir sur ses décisions». Mais à mesure que le temps passait, semblait s'amenuiser le droit qu'il s'était donné sur sa mère, le droit d'accélérer son anéantissement. Les nuits lui laissaient de moins en moins l'occasion de se reposer, et la peur commençait à s'emparer de ses membres tremblants. Les heures tournaient que déjà c'était le matin, et Payet avait la tête lourde, les nerfs à fleur de peau. Aller au restaurant lui devenait de plus en plus difficile, comme si quelque chose se retournait contre lui, jusqu'au jour où un nouveau coup de téléphone l'interrompit dans son travail, toujours en provenance de l'hôpital : c'était pour lui faire part du décès de sa mère survenu quelques heures plus tôt, et pour lui demander de venir reconnaître le corps. On lui indiquerait ensuite les dispositions à prendre pour l'inhumation.

Son visage s'était terni immédiatement et il reposa le combiné du téléphone. Les mots, il les avait saisis avec une vitesse foudroyante, tout de suite pesé leur ampleur ; ce qui devait arriver était arrivé. C'était à la fois une délivrance et un piège qui se refermait sur lui. Alors la cicatrice se mit à piquer sur toute sa longueur, presque instantanément. Sa joue se crispa, ses mains se mirent à trembler, trahison !... Une feuille de papier qu'il tenait encore amplifia ce tremblement, jusqu'à devenir étrangement ridicule, si bien qu'il s'en débarrassa en la jetant à la poubelle, nerveusement. Le barman s'en était rendu compte, alors Payet enfonça ses mains tremblantes dans les poches de sa

veste. Mais plus ce jeune homme le regardait, plus il se sentait possédé, sans contrôle, trahison !... Comme s'il avait voulu se cacher, il monta l'escalier quatre à quatre et s'enferma dans les toilettes. En proie à un tremblement généralisé, il s'aspergea la tête d'eau froide. «Qu'est-ce qu'il m'arrive ?» Des bouffées de chaleur lui montèrent au visage, suivies d'un froid glacial. L'eau se mit à déborder du lavabo, la veste mouillée, l'eau sur le sol, la cravate arrachée... «Pierre, aide-moi mon vieux Pierre !» Un cri de frayeur chercha à s'échapper de sa gorge serrée, Payet le sentit naître du fond de lui. Heureusement il parvint à l'arrêter avant qu'il n'éclabousse les murs carrelés de cette pièce. Tout aurait tremblé, la porte se serait violemment ouverte sous la pression et serait tombée en morceaux dans l'escalier de la mort, débris après débris. Il sentit ses poumons se soulever et bloquer sa gorge, allait-il s'étouffer ? Puis tout se calma. Il baissa la tête et ferma les yeux. Son corps respirait encore d'un souffle tremblant, spasmodique, puis progressivement retrouva une cadence normale. Derrière ses épaules recouvertes de sueur, une voix se remit à parler, elle était lourde et moite comme l'orage : «Qu'est-ce que tu viens de faire, malheureux ! Je t'avais pourtant prévenu». Payet se retourna brusquement, mais ne vit personne. Il ne trouva que le mur froid qu'il voyait déjà dans le miroir. «Qu'est-ce que vous me voulez ? dit-il à mi-voix, je ne vous connais pas, partez !» ...Il n'y eut pas de réponse, mais il semblait que l'on soit toujours là. Il sortit précipitamment des toilettes, dévala l'escalier et se propulsa dans la rue, où la voiture était stationnée. Darencourt secoua la tête, car il comprit qu'il ferait les comptes ce jour. Les pneus crissèrent et la voiture partit en trombe.

- Ma mère est morte ? fit-il en arrivant à l'hôpital, dites moi

que c'est faux !

Un brancardier le conduisit à la morgue. Ouvrant l'une des portes, il sortit le brancard inférieur où un corps reposait, enveloppé de blanc. Il tira le drap. Payet reconnut le visage de Trompe-la-mort, cette dame qui, quelques semaines plus tôt, l'avait appelé par son prénom, prétendant être sa mère. La couleur brune de la peau attestait une origine commune. Quant aux traits du visage, ils étaient proches des siens : c'était bien sa mère.

Il fit demi-tour brutalement, laissant le brancardier seul avec le corps. Puis, arpentant le couloir :

- Où est le médecin-chef ?

- C'est moi, répondit un homme en blouse blanche, que voulez-vous ?

- J'ai vu ma mère...

- Ah, c'est vous Monsieur Payet !

- Oui, et alors ?

- Rien, rien... Suivez-moi.

Dans son bureau, le médecin expliqua ce qu'il fallait faire, les formalités à remplir.

- Votre mère vous a beaucoup réclamé, dit-il en terminant.

Payet allait partir, alors l'homme en blanc ajouta :

- Souhaitez, Monsieur, qu'on ne vous abandonne jamais !

- De quoi vous vous mêlez ? Moi aussi j'ai été abandonné, pendant toute mon enfance. Vous pouvez savoir ce que c'est ? Le regard de Payet reflétait à la fois la fureur et la détresse, mais celui du médecin resta ferme et sévère. Il partit précipitamment, pour oublier cet hôpital terrible qui déjà le poursuivait.

Dans l'après-midi, il s'arrêta sur le bord d'une autoroute

à proximité d'un bosquet de verdure. Il venait de rouler pendant plus d'une heure comme un fou. Le moteur était brûlant, le métal qui s'était dilaté se refroidissait maintenant. Payet se coucha en travers du siège. Le ciel était gris d'automne, mais il ne faisait pas encore froid. A chaque passage d'une voiture ou d'un camion, le déplacement d'air se répercutait sur le véhicule arrêté, rappelant des êtres humains poursuivis par le temps certes, mais bien vivants ! Que restait-il de Trompe-la-mort à présent, sinon un corps inanimé ? Ce corps allait maintenant descendre dans l'ombre, dans l'humidité d'un cimetière d'étrangers, et ne bougerait jamais plus.

Devant la voiture, le bosquet vert frissonnait sous une légère brise. Il était vivant, lui, et dans ses branches montait la sève, extraordinaire prodige. Payet imagina la vieille étendue sur un lit d'hôpital, descendant doucement vers le vide, puisque la main attendue n'était pas venue. Elle avait donc dû partir seule, avec un passé lourd d'erreurs, toutes pesant sur son dos fatigué. Un tel fardeau aurait peut-être été allégé s'il avait voulu les lui pardonner, mais il avait préféré l'absence lui aussi. Alors elle errerait sans fin dans le monde des morts, torturée pas ses fautes et tirillée par ses démons. Etait-elle vraiment responsable de ce drame, les coups devaient-ils vraiment porter sur elle, ou bien n'était-elle que le lieu de rencontre entre de bonnes et de mauvaises circonstances ? Et Payet sans s'en rendre compte avait frappé inconsidérément, manipulé par ses sentiments, son égoïsme. «Qu'est-ce que j'ai fait ? se dit-il en tremblant. Si seulement j'avais eu plus de force !» Jusqu'à présent, l'ardeur au travail, le désir de réussir, avaient toujours su exiger de lui de ne pas se remettre en question. Maintenant il commençait à prendre conscience de ses failles, et à réaliser à

quel point il s'était montré limité. Il ne lui restait plus qu'à aller à l'enterrement de sa mère, mais en aurait-il le courage, ou bien allait-il encore obéir à sa lâcheté ? Il se sentit tout désorienté, comme s'il avait perdu la tête.

Il regagna la maison, et lorsque sa femme rentra elle-même avec le bébé, elle s'étonna de le trouver là. Mais il ne voulut pas donner d'explication. Tout au plus s'enferma-t-il dans la chambre avec pour seule réponse : «Ne t'inquiète pas, ce n'est pas grave». Au milieu de la nuit, il se réveilla en sursaut, bouleversé. Il était tout blême, et le souffle lui manquait. Corinne aussitôt se releva, la lampe était déjà allumée...

- Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Comme il était transi, elle insista, sa voix monta de plus en plus haut, mais elle voyait qu'il ne réagissait pas. Que devenait son mari ?

- Elle revient ! fit-il, elle revient !

- Qui ? Explique-moi, de qui est-ce que tu parles ?

Le bébé qui venait de se réveiller s'était mis à pleurer.

- On vient de me secouer, j'en suis sûr. Je ne peux pas me tromper. C'est elle, c'est l'esprit de ma mère qui m'a secoué, elle me réclame sa vie. Elle revient, elle va se venger !...

- Qu'est-ce que tu veux dire, je ne comprends pas.

Elle se demanda si Denis ne passait pas par une phase anormale : cela avait-il un rapport avec la sorcellerie et la superstition, comme il arrivait parfois à La Réunion ? Denis était-il en train de tomber malade ?

Finalement, ne trouvant plus la force d'affronter seul, il lui expliqua tout, car il avait l'impression qu'on l'observait, qu'on lui réclamait quelque chose, qu'il n'y échapperait pas. Ce qu'il éprouvait n'était plus un rapport humain, mais s'étendait dans

l'inconnu. Il se sentait donc sans arme et paralysé par la peur. Sa femme, à qui jusqu'à présent il avait peu parlé de sa famille, ne céda pas à l'affolement. Au contraire, elle réagit avec fermeté : ce qui était fait était terminé, il ne s'agissait plus de penser au passé, mais de regarder droit devant. Elle l'accompagna alors à l'enterrement, et tout se déroula comme il se devait. Qu'il est agréable de pouvoir compter sur quelqu'un, ce qu'offre la vie de couple. Les partenaires se soutiennent mutuellement dans toutes les circonstances, ils associent leurs forces pour vaincre avec moins de difficulté. C'est ainsi que Payet trouva le moyen d'outre-passer ces moments pénibles, et de se ressaisir petit à petit. Il réalisa à quel point les humains sont indispensables les uns aux autres, et que ces échanges mènent au désir de continuer, profond et dense. C'est par lui que se meut la création, il se tient derrière chaque mot et est toujours prêt à intervenir.

Se rappelant aussi ses premières années en France, Payet admit qu'il n'était pas grand-chose à ce moment-là, mais que ce désir de vivre, l'énergie qui lui était donnée, l'avait toujours poussé à progresser. Des erreurs pouvaient être commises. Quelquefois même, la colère s'emparait des coeurs, les durcissait et poussait les hommes à la violence, comme lorsqu'il avait participé à la manifestation. Ce jour-là, beaucoup avaient des matraques, des barres de fer, des cocktails Molotov, et plus loin les C.R.S. bloquaient le passage, alors que les extrémistes s'étaient réunis au Palais des Congrès. Ceux-là convoitaient le pouvoir, et les forces formées avaient fini par s'affronter. Pourtant, rien n'appartient à qui que ce soit. La force qui habitait Payet, qui l'avait sorti de la misère, ne venait pas non plus de lui, il était simplement mû par le désir de grandir. Le seul privilège qu'il avait, c'était d'être libre, absolument libre. Il pouvait

choisir d'organiser sa vie comme il le voulait, ce dont il s'était efforcé jusqu'à présent. Mais il venait de commettre une erreur, de celles que l'on ne fait pas deux fois. L'avait-il commise par orgueil, ou par peur ? Reculer devant la difficulté, c'est faire preuve de lâcheté ; un être humain, c'est souvent plein de lâcheté. Comment retrouver la simplicité, le chaud bonheur des jours ? Payet entrevit la nécessité de s'admettre tel que l'on est, et non de vouloir cacher ses faiblesses. Il parvenait maintenant à dégager son esprit et à percevoir cette liberté qui lui était offerte. Il convint aussi qu'il est parfois dur de vivre, et que la paix intérieure se paye à prix fort. Il fallait donc plutôt se considérer comme un élève du monde, qui a beaucoup à apprendre et qui, de ce fait, peut progresser. Alors il comprit qu'il avait parcouru du chemin en quelques jours, et que son coeur était désormais plus ouvert, plus léger.

Son épouse et lui-même regagnèrent leur villa de Saint-Priest. La vieille avait été enterrée dans un immense cimetière, un univers de gravier, d'allées, de pierres tombales et de croix. Elle y était sans doute perdue, anonyme. Le moteur de la voiture était sans défaillance, tout fonctionnait correctement. Ils ne parlèrent pas, Corinne passa simplement la main sur l'épaule de son mari. Il pensait qu'il ne retournerait pas dans ce cimetière, que ce n'en était pas la peine. Il se voyait d'autant moins dans ce rôle qu'il ne ressentait rien pour sa mère. Il venait simplement d'accomplir un grand pas, et tout devait continuer normalement. «L'essentiel reste toujours à faire, se dit-il. Rien ne sert de batifoler, il faut juste tirer leçon».

IX

Cependant, le désir de revoir son pays créole était de plus en plus présent. C'était un pays où il avait passé son enfance, sa jeunesse, et où il n'était pas retourné depuis plus de vingt ans. Il pouvait le faire maintenant car Darencourt, homme de valeur, avait prouvé qu'il était capable de s'occuper du restaurant en son absence. Payet sentait que ce déplacement était indispensable, qu'il lui ferait beaucoup de bien. Il suffisait d'un coup de téléphone, et la place serait retenue. En une journée, il pouvait se retrouver sous le soleil tropical, au milieu de l'océan, le berceau de sa vie. Oui, ce besoin était impérieux, et devait le propulser de l'autre côté de la terre. Il

était semblable au Rhône, habité par une force indomptable. Et il se rappela le bas-relief qui l'avait arrêté les premiers jours de son arrivée, qui l'avait surpris et maintenu comme en extase pendant quelques instants. Un passant l'avait même bousculé, il s'en était à peine rendu compte tant la représentation l'avait touché au coeur. Il venait d'arriver et espérait tout de l'avenir. Depuis, il avait obtenu ce qu'il voulait, il avait atteint son but. Mais il avait également compris que la puissance du fleuve ne s'arrêtait pas là, qu'elle était permanente, qu'elle était un bouillonnement perpétuel qui une fois de plus voulait jaillir.

Toutefois, après les événements des jours précédents, Payet se sentait fatigué et accusait le coup. Il essayait d'oublier l'attitude qu'il avait eue, parlait peu et paraissait pensif. Les nuits d'insomnie l'avaient beaucoup marqué. Heureusement, l'enterrement faisait désormais partie du passé, et c'était un grand soulagement. La reprise d'une vie normale se fit donc sans problèmes, le personnel du restaurant lui ayant juste remarqué des traits tirés et une mine un peu sombre. Quelques clients réguliers avaient demandé de ses nouvelles, mais les affaires suivaient leur cours, il n'y avait à s'inquiéter de rien.

Darencourt vint parler de quelques détails administratifs et Payet le remercia pour avoir bien travaillé. Tout un chacun a besoin d'être récompensé, il le savait et ne manquait d'appliquer ce qu'il avait appris dans sa jeunesse. En retour, le cuisinier s'enquit de l'état de santé de son patron :

- Ça va, merci, répondit-il, quelques ennuis familiaux.
- Rien de grave, j'espère !

Il allait reprendre son travail...

- Darencourt, rappela Payet.
- Oui ?

- Je serai absent à partir de la semaine prochaine. Je vous confierai donc la responsabilité du restaurant.

- Vous pouvez compter sur moi.

- Je vais passer une dizaine de jours dans notre pays natal, fit-il en souriant. Si vous le désirez, je peux faire une commission à votre famille, vos parents ou vos amis.

Darencourt inscrivit une adresse sur un morceau de papier...

- Allez les voir, ils seront contents de vous accueillir : il y a toujours un cari¹ sur le feu ! Dites-leur que je viendrai l'année prochaine.

Payet avait acheté deux billets d'avion et se proposait d'en faire la surprise à son épouse. Depuis longtemps en effet, elle avait manifesté le désir de visiter La Réunion avec lui, et aussi de rencontrer sa famille. Mais l'occasion ne s'en était pas encore réellement présentée. Quelques jours plus tard donc, ils se rendirent à l'aéroport de Satolas² avec leur bébé, la liaison directe à partir de Lyon ayant été ouverte depuis. Corinne était heureuse de bientôt découvrir les tropiques. Denis quant à lui, dès qu'il fut monté dans l'avion, se sentit soudain tout proche de ceux qu'il avait quittés si longtemps auparavant. Il essaya d'imaginer la ferme Fontaine, l'écurie, les vaches. Il se souvenait aussi de la cuisine, de la démarche de Pierre, de sa femme. Il décida qu'ils seraient leur première visite. Il y aurait certainement beaucoup de changement. Lui-même était parti sans rien, et revenait à présent avec une épouse et un fils. Il devait donc s'attendre à trouver très différent de ses souvenirs. C'est

1. Plat créole épicé en différentes versions (cari-poulet, cari-poisson, cari-cabri, etc.) agrémenté de piment, de gros pois, de sauce, et qui se mange avec du riz.

2. Ouvert en 1975, l'aéroport de Lyon-Satolas, progressivement agrandi puis appuyé d'une gare TGV, fut rebaptisé «Aéroport Lyon-Saint-Exupéry» en 2000.

pourquoi il préféra se laisser aller, sans se soucier de ce qu'il allait revoir.

Le voyage dura toute la nuit, avec escale à Nairobi, au Kenya. Les passagers étaient très différents les uns des autres. Il y avait des hommes d'affaires bien sûr, des métropolitains ; il y avait également de nombreux Réunionnais, heureux de bientôt retrouver leur pays. Dans l'avion, la plupart dormaient encore quand petit à petit apparut le soleil avec, en dessous, l'épaisseur nuageuse d'une blancheur étonnante. A l'horizon s'étendait maintenant la mer profonde. A un moment donné, le pilote signala les côtes de Madagascar, que l'on pouvait voir sur la droite. Et il fallut encore attendre longtemps avant de découvrir cette île merveilleuse, avec son panache de nuages autour des deux volcans. Le restaurateur se sentit ému, mais ne le fit pas voir. Il regardait par le hublot, il arrivait dans un monde qu'il n'avait peut-être jamais quitté, et qui semblait lui appartenir.

Au premier pas qu'il fit sur le sol, il imagina sa mère faisant le chemin inverse pour aller en France, elle qui l'avait abandonné ainsi que ses frères et soeurs, son père. Elle était vraisemblablement montée sur un bateau, avec les militaires qui partaient régulièrement. Pourquoi avoir agi de la sorte, pourquoi ? Était-ce parce que, incapable d'aimer les siens, elle avait fini par s'en faire rejeter ? Denis avait le coeur douloureux et Corinne s'en aperçut. Pourtant, il revenait comme quelqu'un qui avait réussi, qui avait de l'argent. Il semblait d'ailleurs y voir un événement prévisible de l'existence, car il était ambitieux de nature. Mais il aurait très bien pu avoir un accident, se retrouver infirme, manquer les occasions qui s'étaient présentées. Heureusement, ces problèmes lui avaient été épargnés. Ainsi le monde prenait

l'apparence d'une certaine nécessité, comme si tout était prévu depuis longtemps dans les moindres détails. Mais alors, quelle était la signification de ce voyage ? Pourquoi avait-il décidé de le faire ? «Non, se dit-il en se reprenant, il n'y a pas de nécessité ni de destin, il n'y a que ce que nous faisons, et ce que nous faisons de nous-mêmes !»

En sortant de l'aéroport, il ne reconnut ni les bâtiments, ni les rues. En un peu plus de deux décennies, l'île semblait avoir beaucoup changé, tout était plus moderne. Ils prirent un taxi pour la Plaine des Palmistes, sans même avoir averti les Fontaine de leur arrivée. Denis se demandait quelle allait être la réaction de ceux qui l'avaient adopté. La surprise allait être grande, car il ne leur avait pas écrit depuis longtemps. Ecrire n'était pas une habitude pour les gens d'ici non plus. En chemin, le restaurateur reconnut les agglomérations, leur nom et, le long des routes, les traditionnels convois de cannes. Mais aux dires du chauffeur, tout se faisait plus mécaniquement et la coupe durait moins longtemps maintenant. Le style de vie avait dû énormément évoluer, même s'il y avait toujours certains taudis, comme Bel-Air qui devait bien exister encore.

Après avoir traversé la plaine littorale où les grands cocotiers faisaient toujours partie du paysage, et pris la direction des hauts, il crut distinguer une route qui s'en allait entre deux bosquets de végétation. Puis un bâtiment blanc apparut au détour du champ, imposant.

- Ralentissez, ralentissez ! s'écria Payet.

Il se retourna, se dégagea pour mieux voir. Instantanément, il mit sa main droite sur l'alliance qu'il portait, comme un réflexe. La blancheur de la maison était étonnante, elle renvoyait les rayons du soleil.

- Arrêtez, s'il vous plaît !

Un peu plus loin, un groupe de garçons s'acheminait vers la bâtisse coloniale, conduit par un moniteur. Le silence se fit dans la voiture, car le chauffeur avait coupé le contact. Alors on entendit des cris d'enfants portés par les périodiques bouffées de vent chaud. Sa femme n'osa pas rompre le silence, et le petit lui-même cessa de bouger.

- Vous voulez visiter quelque chose ? proposa le chauffeur. Mais il n'y eut pas de réponse, car Payet était ailleurs, loin... Puis il revint à lui :

- Non, vous pouvez démarrer.

- Qu'est-ce que c'était ? demanda Corinne.

- La Maison d'Accueil... Il regarda une dernière fois... Partons !

Elle savait ce qu'avait pu être cet endroit pour son mari, et bien qu'il lui en ait parlé quelquefois, évoquant avec humour les tours qu'il avait pu faire avec ses petits camarades, elle n'insista pas. Lorsque le taxi dépassa le groupe d'enfants, elle posa simplement sa main sur la sienne, et la serra. Payet comprit que la vie est un passage, et qu'il vaut mieux ne pas trop regarder en arrière, que les retardataires se font pousser par les plus jeunes qui eux-mêmes ont entrepris leur marche dans le monde. Ces enfants délaissés par leurs parents en sortiraient peut-être un jour. Payet était de ceux-là, une trentaine d'années plus tôt.

Tandis qu'il y pensait encore, se profila la ferme Fontaine. Là aussi, il vit qu'il y avait eu beaucoup de changement : de nouvelles constructions avaient été élevées. Bon nombre d'arbres avaient été plantés, palmiers, goyaviers, et devant l'ancienne écurie agrandie : deux tracteurs. Il en reconnut un, très vieux, celui qu'il avait jadis utilisé pour aller faucher

l'herbe, celui qui portait la pelle mécanique. Ils descendirent du taxi après avoir payé le chauffeur. Un homme aux cheveux bruns sortit de l'écurie pour se rendre compte des visiteurs. Il avait environ trente-cinq ans, et quelques gamins tournaient autour de lui. Comme il ne comprenait pas encore de quoi il s'agissait, Denis se présenta et lui serra la main. Le cultivateur était l'un des fils de Pierre, qui s'était marié lui aussi, qui avait eu des enfants, et qui travaillait sur la ferme. Celui-ci fut très surpris et la rencontre ressemblait à celle de deux frères depuis longtemps séparés.

- Tu as vu papa ? fit-il. Mais ils parlèrent d'abord autour d'un apéritif dans l'ancienne cuisine, et se racontèrent tout ce qui s'était passé depuis le départ en métropole. Comme il faisait bon dans cette cuisine !

- Et les autres, qu'est-ce qu'ils sont devenus ? demanda Denis avec empressement.

Les frères avaient étudié à Saint-Denis, si bien qu'ils avaient trouvé à travailler dans les principales agglomérations de l'île, avec de bons postes. Pierre et sa femme, maintenant âgés, s'étaient installés dans une petite maison paisible, et passaient ainsi leur retraite. C'est chez eux que les Payet se rendirent l'après-midi même.

Le fils les y emmena, c'était un peu plus bas, à un kilomètre de là. Quand ils arrivèrent, Pierre se tenait debout devant la porte. Il reconnut tout de suite la voiture, se demandant par ailleurs qui était cette dame qui en sortit tout d'abord. Puis un homme qu'il ne vit que de dos. Ils s'approchèrent du jardin à travers lequel le fils les conduisit. Quand ils se furent suffisamment rapprochés, Pierre se retourna vers sa femme qui était à l'intérieur :

- Viens voir, lui dit-il, viens vite !

Elle se dégagea de la table où elle cousait, en essayant de faire le plus rapidement possible, et arriva à la hauteur de son homme :

- Ah ! fit-il transporté de joie, je savais bien qu'on le reverrait un jour, notre Denis !

Tendant les bras dans sa direction, il le serra alors contre lui avec chaleur, ce que Denis fit également avec sa mère adoptive.

- Le revoici ! dit-elle. Enfin de retour ! ...Mais qu'est-ce que c'est que cette cicatrice que tu as sur la joue ?

- Ce n'est rien... Je vous présente ma femme Corinne, et notre fils.

Les parents serrèrent la main à Corinne respectueusement. Après quoi, ils les invitèrent à rentrer dans la case. C'était une maison très simple dans le style créole, et suffisamment coquette pour s'y sentir bien. Madame Fontaine sortit les tasses sans tarder et prépara le café.

- Laisse-moi regarder ton fils ! fit Pierre. Et il le prit sur ses genoux. Quel âge il a ?

L'ancien cultivateur avait toujours cette intonation dynamique des grands jours, et il semblait encore vigoureux. Ils s'assirent autour de la table et parlèrent.

- Ah, quel plaisir de te revoir ! reprit-il. Dis-nous ce que tu deviens, on n'a pas l'occasion de parler ensemble tous les jours !

Denis et sa femme étaient bien habillés. Ils venaient de la métropole où ils vivaient, ce qui n'était pas sans représenter un certain prestige aux yeux du Réunionnais. Pierre était donc fier de les voir dans cette position, d'autant plus qu'ils avaient l'air

en bonne santé.

- Tu as fait du chemin depuis que tu es parti ! Tu te rappelles le jour où nous t'avons emmené à Gillot³ ?

- Oui, répondit-il, c'était impressionnant.

Mais Denis se gênait un peu, comme s'il ne se sentait plus chez lui. Peut-être était-ce simplement parce que la maison n'était plus celle de la ferme.

- Allez, mon gaillard, prends des gâteaux, et fais comme chez toi ! Servez-vous Madame, faites comme chez vous. Ici, tout le monde est le bienvenu !

Pierre avait une capacité de mettre les gens à l'aise que peu possèdent. Il était un ciment de bonté et d'énergie, ce qui redonna soudain vigueur à Denis, comme un déclic. Il fallait effectivement se réjouir car c'était une belle journée. Les dames parlèrent entre elles de la croissance de l'enfant, et l'après-midi s'écoula lentement dans la gaieté.

Le soir venu, Denis et son parrain sortirent pour une promenade le long des cultures et en direction de la ferme.

- Ça alors, tu nous as fait une sacrée surprise ! dit Pierre.

- Nous sommes un peu venus sur un coup de tête, j'ai soudain eu envie de vous revoir tous.

Ils marchèrent lentement, malgré la fraîcheur qui commençait à descendre.

- Mais qu'est-ce qui t'a poussé à revenir ? demanda-t-il, il y a bien une raison !

- Oui, sans doute...

Denis hésitait à parler des événements du mois passé :

- ...Tu te souviens de mon père ?

3. L'aéroport de l'île.

- Oui.

- Eh bien il est mort à cause du rhum.

- Effectivement.

- Mais ma mère, elle, était partie... Elle est décédée il y a deux semaines.

Pierre baissa la tête tout en montrant qu'il restait ouvert, qu'on pouvait lui parler. Il semblait même encore plus attentif que par le passé, quand il devait s'occuper de sa ferme. Denis lui raconta alors les pénibles moments qu'il venait de traverser, avec tous les détails, sans omettre les faits de sa dureté et de son égoïsme.

- Je n'ai pas pu pardonner, c'était trop me demander. Maintenant je regrette, j'ai compris que la vie avait plus d'importance que les rancunes.

Pierre resta silencieux un moment encore, comme s'il essayait de peser les mots qu'il venait d'entendre.

- Oui, mais on ne peut pas savoir à l'avance comment on réagirait dans des situations comme ça.

Denis baissa la tête à son tour, regardant le sol devant lui. Il voyait aussi les pieds du vieil homme, son bâton s'avancer par à-coups, mais sûrement.

- Les humains, dit Pierre, quand ils se montrent sévères ou quand ils se rendent insensibles, oublient qu'ils sont faits pour être bons, et que ce sont les événements qui les endurent. Mais que veux-tu, ce n'est pas facile de passer sur tout, il faudrait beaucoup de courage.

C'était peut-être ce qui avait le plus manqué à Denis : du courage. Et il pouvait s'en faire le reproche, car le courage est un fait de liberté.

- En tout cas, reprit son parrain, il n'y a à juger de personne,

même pas de ta mère. On ne connaît pas ce qu'elle avait au fond d'elle quand elle a quitté sa famille, ni pourquoi elle l'a fait. Qui sait si elle n'a pas pensé que de cette manière, vous alliez avoir plus de chances de vous en sortir, en étant placés dans des centres...

Cette remarque interloqua Denis. Il n'y avait jamais pensé, et il ne put cacher son trouble.

- As-tu mis tes frères et soeurs au courant ?

- Pas encore...

Un tracteur arrivait par l'arrière, et les deux hommes se rangèrent sur le côté pour laisser la place. Pierre fit un signe de la main au conducteur qui, au passage, avait bien remarqué la tenue endimanchée de son invité.

- Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda-t-il quand l'engin fut plus loin.

- Je ne sais pas.

Denis ne voyait pas où son parrain voulait en venir.

- N'en reste pas là, car tu es encore jeune. Le plus facile, c'est bien sûr de se cantonner à ses affaires personnelles. Mais on a la possibilité de faire davantage. Tu trouveras toujours l'occasion d'améliorer la situation de tes proches, ou de ceux qui en auraient besoin. Il suffit d'être attentif et de laisser parler son coeur.

Pierre utilisait parfois de ces expressions un peu «défraîchies» qui, pourtant, illustraient bien le mouvement qui l'animait. Mais qu'il est difficile de s'engager dans de nouvelles luttes, quand nos désirs nous portent vers un repos individuel. Cependant la vie demande qu'on s'y investisse, parfois sans ménagement, et c'est précisément ce qui lui donne sa grandeur. D'accepter cet état de fait, Denis s'en trouvait maintenant éclairé. Pierre était

très serein, lui qui, à présent, devait affronter la vieillesse, et bientôt la mort. Aucun âge n'échappait aux difficultés.

La nuit venait de tomber sur la Plaine, lorsqu'ils prirent le chemin du retour.

- Vois-tu, ajouta-t-il encore, il y a longtemps j'ai essayé de te transmettre certaines choses, que mes propres enfants n'ont pas tous comprises. Il faut que tu les transmettes à ton tour. La réussite matérielle n'est pas tout ; elle est utile, mais ce n'est qu'un moyen. Tu es plein de forces maintenant, tu as la possibilité d'agir.

Denis releva la tête pour écouter celui qui l'avait sorti du malheur.

- Le monde a besoin d'hommes et de femmes généreux et courageux, continua l'ancien cultivateur, il a besoin de ceux qui sont capables de donner l'exemple, maintenant plus que jamais. Regarde autour de nous : il y a beaucoup de progrès techniques, économiques, mais ça reste chacun pour soi et on aboutira bientôt à de nouvelles impasses. Quand je pense à tout ce que les jeunes ont aujourd'hui... Et en même temps on n'entend que des plaintes et des revendications. Il manque quelque chose à tout ça, il faut faire le pas supplémentaire...

Les Payet demeurèrent pour leur séjour à la Plaine des Palmistes. Ils s'y sentaient bien car les Fontaine étaient accueillants. Avec la voiture que leur avait prêtée le fils de Pierre, ils en profitèrent pour rendre visite à la famille de Darencourt, ainsi qu'à une soeur aînée de Denis établie avec son mari au Premier village⁴. Les frères, eux, habitaient toujours la région de Saint-Louis, de l'autre côté de l'île. Denis avaient hésité avant de faire le déplacement pour les retrouver, mais il voulait aussi revoir la rivière Saint-Etienne, la plaine

du Gol avec ses plantations de cannes. Tous avaient fait leur chemin ici et là, de différentes manières. L'un tenait une boutique, l'autre avait obtenu un petit poste dans l'administration, et leurs enfants étaient déjà grands. L'annonce que Denis leur fit du décès de leur mère ne les troubla pas outre mesure : pour ce qu'elle avait fait d'eux, ils ne voyaient pas pourquoi ils auraient eu à la pleurer ! Et ils préférèrent rapidement passer à autre chose. Corinne, bien que n'étant pas native de l'île, fut à chaque fois bien accueillie. Elle en avait même profité pour apprendre quelques expressions créoles, ajoutées à celles qu'elle connaissait déjà. Il est vrai que presque une génération la séparait de ses beaux-frères et belles-soeurs, et Denis ne voulut pas lui imposer de trop longues confrontations. Par ailleurs, lui-même se demandait si au fond ils ne nourrissaient pas une sorte de jalousie à son égard à cause de sa réussite en métropole, ce qui aurait expliqué la distance qu'il avait ressentie à plusieurs reprises. Mais tout cela n'était peut-être pas très important, et il tâcha de ne pas y prêter attention.

Un autre jour, il eut plutôt envie de retrouver les Vincent, cette famille modèle qui respirait la simplicité et le bonheur, et chez qui il était resté un certain temps quand il était petit. Il découvrit qu'ils avaient beaucoup prospéré, car en plus de leur ancien colonge, ils avaient obtenu une parcelle de la S.A.F.E.R.⁵, parcelle qui leur appartiendrait après quinze ans de mise en valeur et d'exploitation. Mais tant d'années s'étant écoulées depuis la prime enfance, il eut du mal à se faire re-

4. La partie la moins élevée de la Plaine des Palmistes.

5. Organisme agricole (Société d'Aménagement Foncier et d'Etablissement Rural) qui s'est attaché, à partir des années soixante, à morceller de grandes propriétés pour les revendre à crédit à de petits agriculteurs.

connaître. Il n'insista pas et partit non sans un serrement de coeur. Et là-haut, sur le flanc du volcan, se trouvait le terrain où son père avait jadis échoué, lieu de tragédie sur lequel il préféra ne pas se rendre. Il reprit la route, passant au-dessus du Bras de Cilaos et de la Rivière Saint-Etienne pour remonter vers les hauts et retourner à la Plaine des Palmistes. En repensant aux visites des jours précédents, il se sentait un peu las à présent. Inconsciemment, il avait peut-être idéalisé certains éléments de son passé, pour se rendre compte que finalement, chacun poursuivait son chemin de son côté. Dans les familles, il y a toujours des petites rancoeurs, des jalousies, l'envie d'être mieux que l'un ou l'autre... Au regard d'une vie humaine, ce n'était pourtant pas très important. Il ne fallait pas s'enfermer dans les rivalités, ça n'en valait pas la peine.

Avant la Plaine de Cafres au kilomètres vingt-sept, il dépassa un vieux tracteur qui revenait des champs. Il lui sembla en avoir déjà vu le conducteur quelque part, mais il continua sa route. C'était bizarre, comme s'il le connaissait vraiment ! Intrigué, Denis s'arrêta un peu plus haut, quelque chose le poussant à faire demi-tour pour s'assurer de l'identité du mystérieux personnage. Arrivé suffisamment près du tracteur en mouvement, il s'arrêta et sortit de la voiture. Le tracteur s'arrêta aussi comme pour répondre à une demande de renseignements :

- Oté Denis ! s'exclama le cultivateur, quo ça ou fais là ?⁶

- Il me semblait bien t'avoir reconnu. Quel hasard de te retrouver !

Thérésien, qui n'en revenait pas, descendit du tracteur.

- Comment ça va ? s'écria Denis en lui tendant les bras.

6. «Qu'est-ce que tu fais là ?»

- Ben ça va. Et toi, comment ça va ?

Et c'était comme s'ils ne pouvaient exprimer leur surprise et leur joie.

- Dis-moi, qu'est-ce que tu es devenu ? fit Denis en regardant vers le tracteur, je vois que tu as du matériel !

- Je suis cultivateur. J'ai un carreau à côté, là. Je plante maïs, zinzembre⁷ et un peu d'canne, avec deux trois animaux.

- J'espère que tu t'en sors bien.

- Ben. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il à son interlocuteur, dont il avait vite remarqué qu'il était habillé très chic.

- Je suis restaurateur en France où je vis depuis vingt-cinq ans. Ma femme et moi sommes venus passer un temps à La Réunion.

Mais Thésérien semblait se gêner maintenant.

- Alors, reprit Denis qui s'en était rendu compte, tu m'offres un p'tit coup d'sec ?

- Suis-moi avec ton l'auto ! fit-il en retrouvant sa spontanéité, mon case l'est pas loin.

Ces deux hommes avaient plus que de l'amitié l'un pour l'autre. Ils avaient passé des années ensemble à la Maison d'Accueil, comme des rejetés. Ils avaient connu la même situation : le même cadre, les mêmes habitudes, le même entourage. Ceux-là étaient des frères ! Arrivés chez Thérésien, ils prirent donc un moment à évoquer leurs souvenirs, parmi ceux qui n'étaient pas douloureux.

- Tu ne sais pas ce que sont devenus les moniteurs ?

- Non, je ne les ai plus revus.

7. Du gingembre.

- Et les Cébrario, tu t'en souviens ?

- Oui. Le vieux l'est mort na⁸ longtemps, fit Thérésien en laissant tomber sa voix.

- Et Madame Cébrario ?

- Elle est toujours là, la pauvre, mais sa santé l'est pas fort. Elle habite maint'nant de ce côté de l'île, un peu plus haut dans un p'tit case sur un terrain d'la commune.

- Mais elle avait de l'argent, pourquoi elle n'a pas une maison à elle ?

- C'est vrai, banna l'étaient pirates⁹, les Cébrario. Mais quand le vieux l'est mort, tout l'argent a été volé. I' rest' plus rien. Quand j'ai entendu par hasard quo ça l'avait arrivé, j'ai fait venir Madame Cébrario ici pour pas la laisse à elle comme ça. Mais elle est toute seule maint'nant. Ça l'est pas formidable pour elle ; j'essaye de faire de mon mieux...

Après un court instant de réflexion :

- Tu veux la voir ? proposa Thérésien.

- Oui, allons.

Avec le tracteur, ils continuèrent donc de «grimper» entre les cultures. Après bien des virages d'un chemin tortueux, ils arrivèrent à la cabane devant laquelle Thérésien arrêta l'engin.

- C'est là, dit-il.

Il s'agissait d'une petite case traditionnelle, construite de planches et de taule ondulée. La porte était ouverte, il y avait pas mal de taudis devant, des volailles qui picoraient ; et la vieille était là, affalée sur une sorte de fauteuil en plastique blanc, attendant que la journée se passe.

8. Na : il y a.

9. Pirate : radin ; «ils étaient radins».

- Madame Cébrario ! fit Thérésien d'une voix forte.

La vieille leva la tête comme si elle sortait du sommeil.

- C'est moi, Thérésien.

- Ah, c'est toi ! fit-elle après quelques secondes, le temps de réagir.

Ses cheveux gris étaient attachés en arrière avec un élastique, sa voix n'était plus qu'un soupir.

- Comment ça va, Madame ?

- Bien, bien, mon chéri, dit-elle en roulant les «r», mon chéri...

- Et vot' jambe là, i' fait encore mal ?

La pauvre vieille avait la jambe bandée, et le pied sur un seau renversé.

- A cheval ? demanda-t-elle.

- Non, je vous demande si vot' jambe i' fait encore mal.

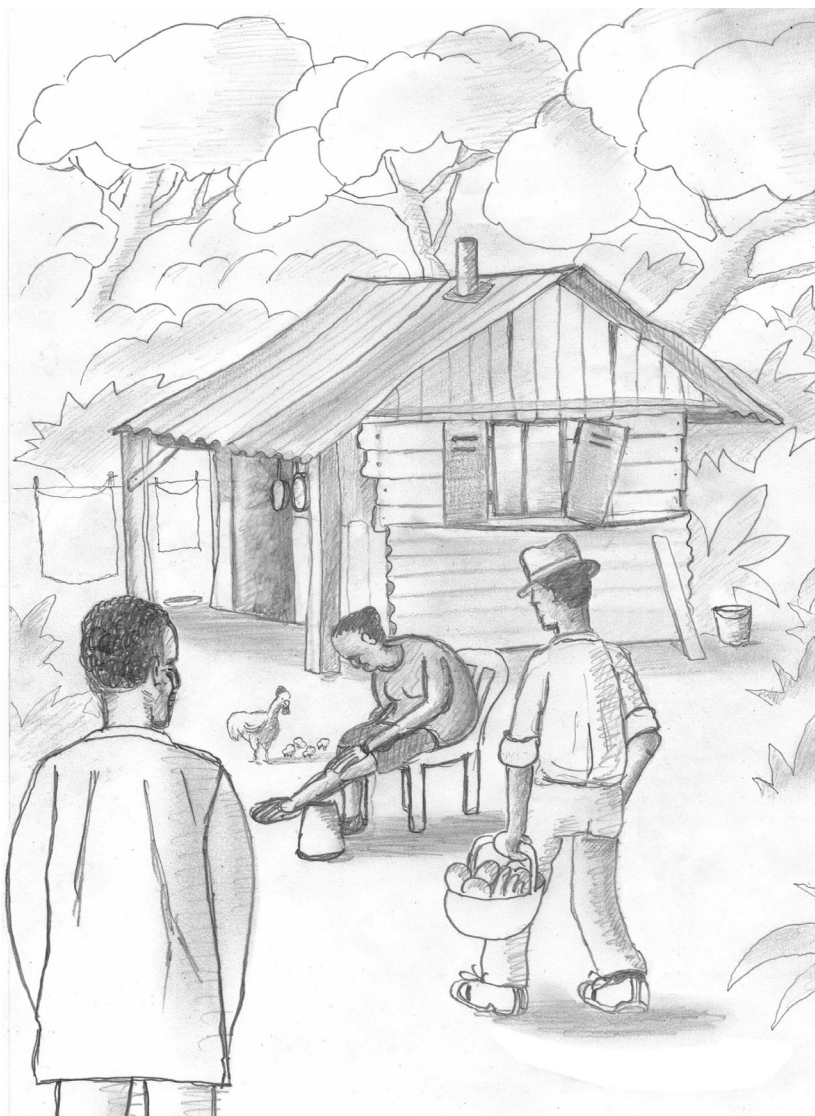
- Oh oui, oh oui ! elle me fait mal. Et elle dirigea sa main tremblante vers cette jambe morte qui la faisait tant souffrir.

Il posa un panier de provisions pour elle au pied du fauteuil, comme chaque jour.

- Jamais vous ne devinerez qui ça est là !

Thérésien s'était accroupi à côté d'elle, et Denis observait la scène, debout devant. La vieille leva la tête péniblement. Ses yeux étaient maintenant d'un bleu trouble qui annonçait la mort. Ils rencontrèrent ceux de Denis, et restèrent suspendus à ce visage. D'abord elle ne le retrouva dans sa mémoire, et cependant quelque chose la maintint dans cette position pendant un moment. Thérésien attendit également mais le silence devint pesant, il dura des années, toutes ces années passées à la Maison d'Accueil. Elle avait ce regard qui la nuit s'était penché sur Denis pour veiller à sa propreté, qu'il découvrait au milieu

de ses rêves encombrés, avant d'aller aux toilettes. Ces yeux étaient trop proches pour que Denis puisse les supporter plus



longtemps. C'est pourquoi il regarda Thérésien et celui-ci mit fin à la pénible situation.

- C'est Denis, dit-il d'une voix toujours aussi forte, 'tit Denis, vous vous rappelez ? ...à la Maison d'Accueil !

- 'Tit Denis ? répéta-t-elle.

Son vieux corps ne parvenait plus à exprimer l'émotion, mais il semblait que son bras veuille s'avancer. Alors Denis s'approcha et crut devoir poser sa main sur la sienne, froide.

- Mes chéris ! dit-elle enfin, comme si elle venait de comprendre. Mes enfants !...

Les deux hommes se regardèrent et Thérésien posa également sa main sur la fragile épaule.

- Nous l'est là, fit-il.

Ils restèrent un instant encore, puis entrèrent dans la case. Il y avait une table en bois au milieu, et quelques étagères. Un bidon métallique découpé par le milieu servait de poubelle, il était rempli de poussière et d'horreurs.

- C'est dur d'la voir comme ça, reprit Thérésien. La nuit, elle doit pas être tranquille.

- Pourquoi ?

- A cause de Grand-mère Kal.

Denis comprit immédiatement ce que signifiait ce nom, démon de l'obscurité, bourreau des vivants.

- On l'entend donc encore ?

- Non, mais c'est elle qui croit l'entendre. Elle dit qu'elle vient pour lui faire du mal !

- Ça fait longtemps ?

- Depuis qu'elle est là.

Ils redescendirent lentement, pensifs tous les deux. Etait-ce possible qu'une femme qui avait autant travaillé, qui avait tou-

jours été le reflet de la bonté et de la persévérance, se retrouve dans un tel état de misère ! Au Centre trente ans plus tôt, elle était un peu leur mère à eux tous, malgré son âpreté. Leur sensibilité venait d'être ébranlée et ils préférèrent rester silencieux, car ils savaient ce qu'était le besoin d'aide, le besoin d'être soutenu.

Denis reprit la route de la Plaine des Palmistes où on l'attendait pour déjeuner. Cette matinée l'avait profondément touché. Mais que pouvait-il faire devant cette souffrance, quel impact avait-il sur les événements ? Pourtant, Pierre prétendait que rien n'était jamais clos, qu'il était toujours possible d'améliorer les situations. Madame Cébrario qu'il venait de voir se retrouvait toute seule dans la misère, et passait la journée dans une cabane loin de toute habitation, où le vent, claquant les tôles entre elles, était la seule présence. «Et si nous la prenions chez nous ! pensa-t-il en rentrant chez les Fontaine, elle serait bien moins malheureuse ! Après tout, n'est-elle pas autant ma mère que «Trompe-la-mort», ou même que la femme de Pierre ?» C'était bien elle qui avait désiré des enfants toute sa vie et qui n'en avait pas eu. Ses enfants lui auraient assuré une vieillesse heureuse. Ainsi se présentait l'occasion de réparer, et de cette façon elle pourrait enfin voir se réaliser ce qui avait toujours été son plus grand désir.

- Tu as l'air pensif, Denis, lui fit remarquer Corinne.

- J'ai retrouvé un ami ce matin, et il lui parla un peu de Thérésien.

Cette idée de prendre Madame Cébrario était délicate. S'occuper d'elle aurait en effet demandé une attention soutenue, et Corinne avait déjà l'enfant, elle ne pouvait être partout à la fois. Comment faire alors ? Etre bon était une qualité, encore fallait-

il ne pas entraver la liberté d'autrui. Pauvre vieille !

Denis n'avait jamais su pourquoi les Cébrario étaient venus dans cette île tropicale, alors que l'époux était vraisemblablement italien d'origine. Ils avaient été un couple bien extraordinaire, un couple d'exilés... Ils s'étaient installés ici peu après leur mariage sans doute. Il admit qu'il aurait été ridicule d'en arracher l'ancienne veilleuse de nuit. «C'est vrai, pensa-t-il, c'est dur de se détacher de l'endroit où l'on vit depuis longtemps, et les déracinés peuvent se sentir fragiles». Qu'aurait donc été la vie de cette pauvre dame loin de ce qui avait été, finalement, le décor de son existence ? Ç'aurait été lui couper ses dernières attaches. Combien de temps y aurait-elle survécu ? Il valait mieux qu'elle reste ici, à proximité de la végétation, de la nature. Mais la seule pensée de ce cri d'oiseau nocturne s'approchant des habitations obsédait Denis. Il ne pouvait y être insensible pour l'avoir lui-même supporté jeune enfant.

Les Payet restèrent encore quelques jours à la Plaine des Palmistes, mais déjà se profilait le moment du retour pour la France. On commençait à refaire les valises, Denis avait téléphoné au restaurant pour s'assurer que tout allait bien. Un peu avant de partir, il reprit la voiture que lui avait prêtée le fils de Pierre :

- Il faut que j'aie vu Thérésien, dit-il à Corinne, je serai revenu pour midi. Je t'expliquerai tout à l'heure.

Il démarra et prit la route qui menait chez son compagnon d'enfance. Heureusement, il le trouva chez lui.

- Thérésien, ou l'es là ? cria-t-il devant la maison.

- Qui ça il est ? ...Ah, c'est toi Denis ! fit-il en sortant.

- Je voudrais te parler au sujet de Madame Cébrario.

- Entre, rest' pas dehors.

Thérésien était en train de préparer son repas.

- Ou veux manzer un gazon¹⁰ ? proposa-t-il.

- Non merci. C'est gentil de ta part, mais je suis pressé, nous devons partir pour l'aéroport cet après-midi. ...Dis-moi, tu crois qu'il est possible de faire quelque chose pour Madame Cébrario ?

Thérésien, qui s'apprêtait à apporter deux verres, eut un geste du bras résigné :

- I' faudrait quelqu'un avec elle pour la soigner. Mais i' manque l'arzent...

Alors Denis lui fit comprendre qu'il allait s'occuper de cette question. L'important était plutôt de lui trouver un autre endroit. Ils convinrent que le mieux serait qu'elle revienne dans son village près de la Maison d'Accueil, là où elle avait vécu avec son fidèle époux.

- I' faudrait lui aménager un p'tit case, reprit Thérésien, faire venir l'assistante sociale ou demander à une voisine de lui préparer son manger. Elle s'rait mieux comme ça, elle s'rait plus tranquille pour sa vieillesse. Elle avait deux trois amies aussi, qui pourraient venir la voir.

Ils furent d'avis que c'était la meilleure solution, sur quoi Denis fit un premier chèque et le remit à Thérésien.

- Prends ça, je l'ai mis à ton nom ; je te fais confiance pour t'en occuper. Il y a mon adresse ici. Tiens-moi au courant et s'il y a d'autres frais, n'hésite pas à me contacter.

Sur ces mots, Denis sortit après avoir donné une poignée de main chaleureuse à son ami d'enfance.

- Adieu, fit-il, et bonne chance !

10. Prendre un repas.

- Mais...

La voiture démarra et s'éloigna de la maison. Thérésien en sortit précipitamment pour le saluer, transporté de joie.

- Ou ç't'un dalon, Denis ! cria-t-il alors qu'il était déjà loin, ou ç't'un vrai dalon !...¹¹

* * *

Le gigantesque avion attendait à proximité de la piste d'envol. Les techniciens vérifiaient une dernière fois les réacteurs, le train d'atterrissage, de manière à ne rien laisser au hasard. Et bientôt retentit dans l'aérogare : «Les passagers du vol numéro huit cent cinq à destination de Lyon et Bordeaux, sont priés de se présenter à l'enregistrement des bagages, comptoir numéro deux». Denis pensait à ce qu'il venait de faire pour Madame Cébrario. Il avait l'impression de ne pas avoir été à la hauteur de la tâche. C'était comme s'il n'avait pas su être là au moment où elle en avait eu le plus besoin. L'argent, c'est impersonnel. Qui pouvait lui assurer qu'on lui donnerait à manger avec attention ? L'amour, ça ne se paye pas !

Les Payet avaient déjà pris congé de Pierre et de sa femme restés à la Plaine, eux qui avaient su être là quand il en avait eu besoin. Ils remercièrent leur fils de les avoir conduits, et se dirigèrent vers la salle d'attente. Enfin ils sortirent sur l'aéroport, se dirigèrent avec tous les autres vers l'appareil prêt au départ et gravirent la passerelle. Avant de rentrer dans la cabine, Denis regarda une fois encore en direction du volcan.

11. «Tu es un frère, Denis, un vrai frère !» (un ami sincère, véritable).

Malgré le ronflement des réacteurs, il avait l'impression que le vent chaud lui apportait encore quelques bruits épars, un son de marteau au loin, des cris d'enfants. C'était un beau pays, mais il l'avait quitté depuis longtemps. C'est pourquoi ce n'était plus vraiment le sien. Que ce devait être doux de vivre toujours au même endroit ! «Il y a des gens pour qui c'est le cas, pensa-t-il, d'autres qui éprouvent le besoin de partir, peut-être parce qu'ils souffrent». Il était sans doute de ceux-là. Alors il refit ses adieux, car il ne reviendrait peut-être pas : aux Fontaine qu'il aimait, aux Vincent qui ne l'avaient pas reconnu, à la Maison d'Accueil, à Thérésien, à Madame Cébrario. Il lui fallait regagner Lyon, la grande ville où il avait fait sa vie. C'est là que l'avion allait l'emmener, avec les siens. Comme les gens derrière lui attendaient qu'il avance, il s'essuya le visage d'un revers de la manche, et disparut dans la cabine.



Michael Grube, aussi connu sous le nom de «Grubitoons», a réalisé les illustrations de ce roman. Il n'est pas seulement illustrateur mais aussi peintre, caricaturiste et dessinateur de bandes dessinées. En 2007/2008, il a remporté la première place au concours *European Cartoon Contest* sur le thème «Changement climatique et Sports d'hiver».

Les années suivantes, il a également participé avec succès à d'autres concours, comme à celui de bandes dessinées de Luzerne (*Luzerner Fumetto Comix Wettbewerb*, Suisse), ou de caricatures (Allemagne). Dans son pays comme à l'étranger, dans différentes expositions, on remarque la qualité de ses travaux.

En parallèle à ses réalisations artistiques personnelles, Michael Grube travaille pour plusieurs employeurs. Sa souplesse lui permet de répondre à différents genres : portrait, peinture murale, bande dessinée. Il utilise de préférence la peinture à l'huile ou acrylique, sur des supports aussi variés que le papier, le carton, la toile, le panneau de fibres dur ou le mur.

Né en 1962 à Darmstadt (Allemagne), il vit et pratique comme artiste à Gernsheim-sur-Rhin.

Michael Grube, Friedrich-Wöhler-Str. 19, 64579 Gernsheim
Tel. : +49-(0)174-7589988, michael.grube62@gmx.de